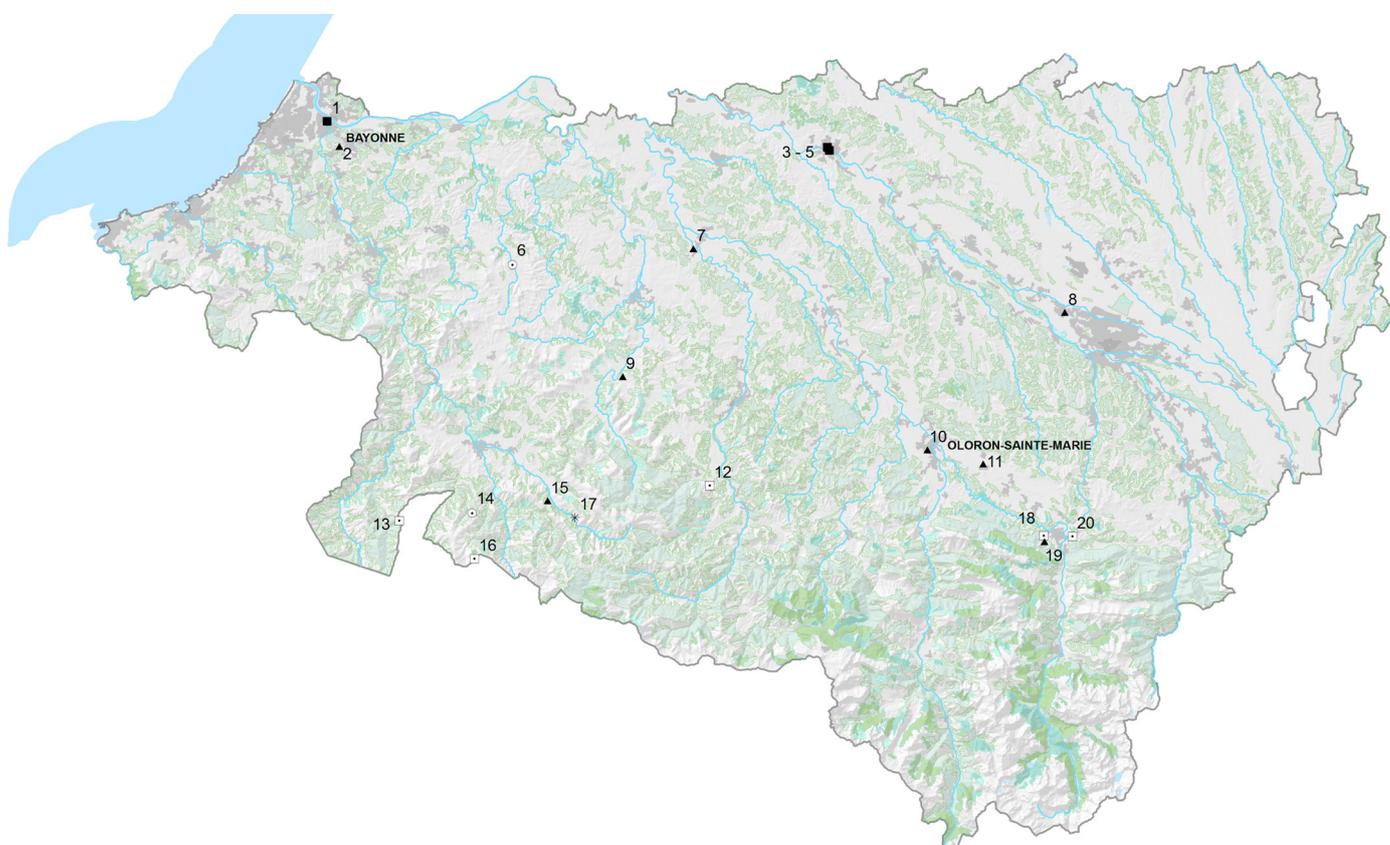


NOUVELLE-AQUITAINE PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

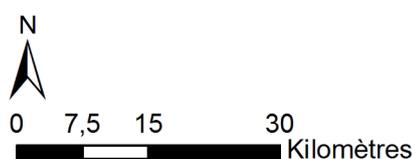
BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 7



- fouilles préventives
- ◻ fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- ⊙ prospections / relevés / analyses
études documentaires
- * P.C.R.



N°Nat.						N°	P.
027171	ARUDY	Grotte de Boredela 3	DUMONTIER Patrice	BEN	FPr	18	350
027170	ARUDY	Abri du Poeymaü 2	DUMONTIER Patrice	BEN	SD	19	351
027172	BANCA	Col de Mehatze	PARENT Gilles	BEN	FPr	13	353
027243	BAYONNE	11 rue de la Poissonerie	PEDINI Cécilia	EP	FP	1	354
026953	JUXUE	Larramendia	DUVIVIER Benoit	BEN	SD+RA	9	355
027133	LESCAR	Pied des remparts sud de la Cité	CHOPIN Jean-François	INRAP	OPD	8	357
027282	MENDIVE	Gastenia	MARTICORENA Pablo	CNRS	SD	15	357
027114	OLORON-SAINTE-MARIE	35 et 37 rue des Oustalots	ARTIGAU Grégory	BEN	SD	10	357
027149	ORTHEZ	Boulevard des Pommes, Rue du Général Ducournau, Avenue de la Moutète, Rue Roarie	MAGES Séverine	EP	FP	3	358
027220	ORTHEZ	Place Saint-Pierre, Boulevard des Pommes, Place du Marcadiou	BEAGUE Nadine	INRAP	FP	4	360
027100	ORTHEZ	8 rue Xavier Darget	SCUILLER Christian	INRAP	FP	5	362
027169	OSSAS-SUHARE	Grotte de Gatzarria	DESCHAMPS Marianne	CNRS	FPr	12	364
027210	OSSERAIN-RIVAREYTE	La Taillade	NORMAND Christian	BEN	SD+PRM	7	366
027490	SAINT-MICHEL	Massif d'Urkulu	DUPRE Eric	BEN	FPr	16	369
026950	SAINTE-COLOME	Grotte Tastet	PETILLON Jean-Marc		FPr	20	367
027076	VILLEFRANQUE	Landes de Duboscoa	BRENET Michel	INRAP	OPD	2	371

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 7

Néolithique final

ARUDY

La grotte sépulcrale de Boredela 3

La petite cavité de Boredela 3 se trouve sur le versant est de la colline de Boredela, en pied de falaise, dans un petit vallon qui sépare deux massifs calcaires. Elle s'ouvre à 21 m au nord des petites grottes sépulcrales de Boredela 1 et 2 que nous avons étudiées en 2013 et 2014.

Comme celles-ci, cette cavité est un petit boyau orienté principalement à l'ouest, de 8,9 m de longueur. Il se développe en forme de baïonnette. La hauteur de 0,90 m à l'entrée, passe rapidement à 0,60 m dès le premier mètre de progression, avec une largeur moyenne de 0,50 m.

L'entrée se trouve dans un angle de la falaise. Elle était comblée par des blocs sur près d'un mètre de hauteur. Ce massif de blocs a fait l'objet d'une désobstruction par les spéléologues locaux en 2017. La découverte de deux tessons de poterie a entraîné l'arrêt des travaux et la demande d'autorisation de fouille.

Cette opération a permis la mise au jour de rares vestiges et d'un aménagement de l'entrée de la cavité.

La présence de vestiges osseux humains appartenant à un sujet périnatal, localisés dans la section terminale pose de multiples questions.



La base de la fermeture de l'entrée de la cavité dans les carrés A et A1 – Des arguments soutiennent la notion d'aménagement plutôt que la présence d'un éboulis.

On notera que ces vestiges (un tibia, un fragment de crâne) localisés à proximité de deux tessons de poterie, plaident pour un dépôt volontaire et non pour des os transportés depuis l'extérieur par des carnivores.

Si l'on privilégie l'hypothèse selon laquelle, à l'origine, cette cavité a reçu le dépôt primaire d'un enfant décédé à terme, alors l'aménagement de l'entrée, représenté par deux alignements perpendiculaires à l'axe de pénétration correspond probablement à une fermeture/condamnation de cet espace.

Si la présence de jeunes enfants et de fœtus a déjà été enregistrée dans des sépultures collectives, notamment en cavité (Courtaud *et al.* 2006 ; Bendezu-Sarmiento, 1999), nous n'avons pas trouvé à ce jour, dans la bibliographie, de situation comparable à Borededela 3 avec le dépôt d'un seul enfant, de plus aussi jeune. Au Néolithique final, la règle est la sépulture collective, les sépultures simples en cavité sont exceptionnelles. Cette constatation rejoint celle formulée il y a quelques années pour la grotte de Laa 2, toute proche, même si pour cet exemple, les caractéristiques d'une sépulture n'étaient pas reconnues.

Le mobilier est indigent. Il n'est représenté que par trois tessons de céramique du même type, tous chamottés. Il est possible qu'ils appartiennent à un même récipient. Ces fragments sont d'un aspect identique à un tesson provenant de la cavité de Borededela 1, qui contenait les restes partiels de sept individus (six adultes et un enfant de moins de 5 ans).

La datation obtenue sur le petit tibia mis au jour à Borededela 3 (Poz-96692 3970 ± 35 BP soit 2577-2348 cal. BC) s'inscrit dans la fourchette des dépôts du Néolithique final de Borededela 1 et 2 sans qu'il y ait une correspondance fine.

Ces trois cavités participent probablement à un ensemble rattaché à une même communauté.

Dumontier Patrice, Courtaud Patrice

- Bendezu-Sarmiento J. Le « Laris-Goguet » à Feigneux (Oise), une grotte sépulcrale de la fin du Néolithique. De nouvelles données à partir d'une étude, archéologique et anthropologique, effectuée sur les sujets immatures. *Revue Archéologique de Picardie*, 1999, n° 1-2, p. 63-82
- Courtaud P., Dumontier P., Ferrier C., Armand D. La sépulture plurielle de Droundak à Sainte-Engrâce (64), Actes des 6e Rencontres de préhistoire récente, octobre 2004, *ADRAHP et Préhistoire du Sud-ouest*, 2006, p.191-209
- Dumontier P., Courtaud P. Arudy - Grotte de Borededela. *Bilan scientifique régional, SRA Aquitaine*, 2013, p. 162-163.

ARUDY L'abri sous roche du Poeymaü 2

L'abri du Poeymaü 2 (ou Pouey Mahou) se trouve au pied de la falaise ouest du massif principal du même nom, à 477 m d'altitude, dans un ravin qui sépare les deux collines de ce poey. En 2016, un travail de désobstruction exécuté par les spéléologues locaux avait pour objectif d'ouvrir un passage à la base d'une faille qui pouvait correspondre à l'ouverture d'un conduit. Ce travail a été interrompu lorsque des ossements et des tessons de céramique sont apparus à 20 cm de profondeur.

La base de la faille s'ouvrait dans un abri de 13 m de largeur pour une profondeur moyenne de 2 à 3 m. La surface abritée était de 40 m² et avait vocation à augmenter du fait du pendage des parois nord et ouest.

Nous avons réalisé deux sondages, l'un devant l'ouverture du conduit qui correspondait probablement à une zone sépulcrale et l'autre au centre de l'abri pour évaluer le potentiel archéologique du site.

Ces sondages ont mis en évidence le fait que nous étions devant une très ancienne grotte, recoupée par l'érosion et le recul du versant, dont le remplissage holocène avait été presque entièrement arasé au début du XXe siècle, à l'exclusion du secteur nord protégé par la voûte et qui correspondait à la zone sépulcrale.

Les périodes d'occupation représentées sont limitées à l'Âge du Bronze, à l'Âge du Fer et à la période antique. Le mobilier appartenant à ces périodes est mélangé contre et sous paroi. Il n'y a pas de document plus ancien (Néolithique, Paléolithique).

Le dépôt funéraire, daté de l'Âge du Bronze, repose également directement sur des sédiments très anciens, ce qui démontre l'absence d'occupations humaines antérieures.

Il n'a livré des vestiges humains que dans un secteur limité au nord de l'abri sur moins de 2 m². Un aménagement constitué de quelques pierres et d'un angle de la paroi évoque un petit coffre contenant des restes de grande faune, probablement un bovidé et un suidé. Ceux-ci représentent différents segments squelettiques, dont une patte arrière en partie en connexion et les deux scapulas posées l'une sur l'autre. Cette disposition suggère une intervention humaine. Ce dépôt est daté par le radiocarbone de la charnière Bronze ancien/moyen. Ce secteur a livré du matériel céramique de cette période. Les restes humains de deux sujets, mis au jour sous le dépôt de faune, sont très partiellement représentés. Le sujet adulte est plus ancien, puisque daté par le radiocarbone de la charnière Néolithique final/ Bronze ancien. Dépôts de faune et humain ne sont pas contemporains puisque séparés d'un minimum d'un siècle (à 2 écart-types). Ces constatations nous conduisent à deux hypothèses :

— un dépôt funéraire uniquement du tout début du Bronze ancien, qui aurait été recouvert par un dépôt de faune associé à un aménagement effectué à la transition du Bronze ancien/moyen et accompagné de céramique ;

— le même schéma que le précédent mais où la présence de la céramique s'expliquerait par un second dépôt funéraire à l'Âge du Bronze, mais ici non-attesté par des restes humains, à moins qu'il ne s'agisse de l'enfant.

Toujours est-il que cet aménagement est sans aucun doute en relation avec les vestiges animaux,

comme le coffre S1 du site sépulcral de l'Homme de Pouey daté de cette même période. Deux nouvelles datations, une sur un os de l'enfant et l'autre sur un os du suidé, pourraient permettre d'éclaircir l'interrogation sur la présence d'une ou deux utilisations funéraires.

Dumontier Patrice, Courtaud Patrice



Arudy - L'abri sous roche du Poeymaü 2
Le dépôt de vestiges de faune, dans la niche terminale (carré S16) initialement fermée par deux blocs qui ont été enlevés avant cette prise de vue.

BANCA Col de Mehatze

Le site minier antique de Mehatze a fait l'objet en 2017 d'une fouille sur l'une des terrasses associées à l'exploitation. Desservant la grande galerie en travers-banc étudiée les années précédentes, ainsi que des travaux pratiqués directement sur le filon, cette plate-forme de plusieurs centaines de mètres carrés avait révélé un certain nombre d'anomalies magnétiques. Des sondages avaient en outre dévoilé une structure de combustion, des niveaux de circulation, des empreintes en creux d'une structure en bois ainsi que du mobilier céramique dont les meilleurs marqueurs désignaient le 1^{er} siècle de notre ère. Cette information permettait d'établir le lien chronologique avec les travaux souterrains explorés.

La fouille de 2017 est limitée par un rectangle de 3 par 4 mètres, implanté dans une zone d'anomalies magnétiques, et qui englobe un sondage ouvert en 2015. Ce secteur correspond à un renflement apparent ou surélévation bombée du sol, d'environ 35 cm de dénivelé.

On peut distinguer les parties nord-est et sud-ouest de la fouille. Dans la partie nord-est, sous le tapis herbeux et sous une couche d'abandon végétale, apparaissent plusieurs séquences de mêmes caractéristiques. Ces séquences sont composées d'abord d'une couche noirâtre, meuble, à matrice argileuse contenant de très nombreux fragments de charbons de bois et riche en tessons de céramique, surmontant une série de niveaux très indurés. Ces dernières unités stratigraphiques montrent une surface de couleur d'autant plus rouge-orangée qu'elles sont indurées, et peuvent se déliter en fins feuilletés. Lorsque ces niveaux sont plus épais, leur cœur est gris clair ; chacune de ces séquences semble établie sur des sortes de *jonchées* de courtes et fines lames de bois (copeaux ?). Cette alternance couche noire molle / couche oxydée et indurée se répète à trois reprises.

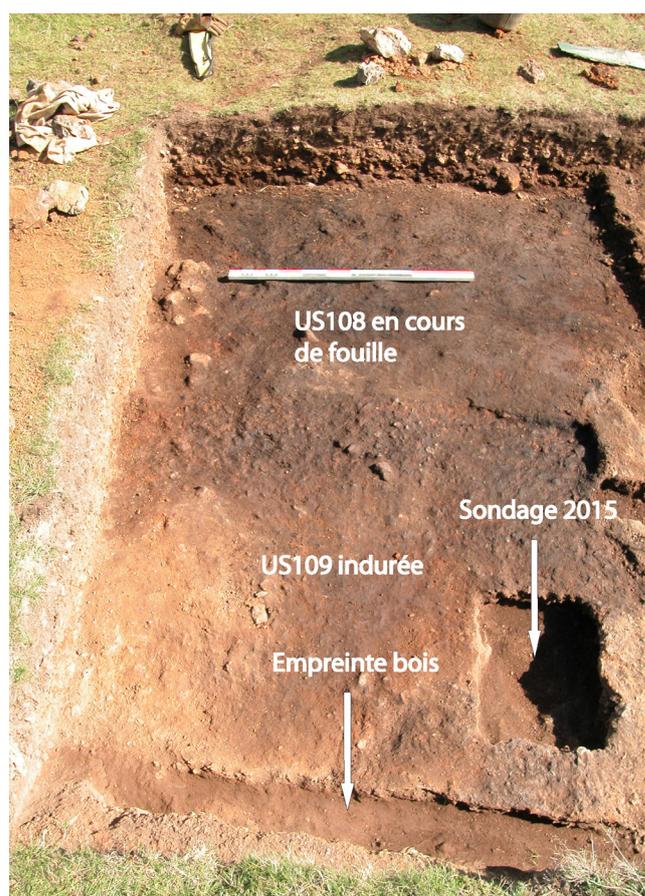
Ces séries sont limitées vers le nord-ouest par l'empreinte négative d'un bois horizontal reconnue sur une longueur d'environ deux mètres, subparallèle à la berme nord-ouest de la fouille. Vers le sud-ouest, elles sont interrompues (à l'exception de la première couche indurée dont l'induration devient en revanche plus faible) par une série de petites fosses sans forme distincte et plus ou moins alignées, remplies d'un sédiment meuble. Au fond de la plus importante apparaît une autre empreinte de bois, sensiblement perpendiculaire à la précédente empreinte.

Si le rôle précis de ces pièces de bois n'est pas encore déterminé (sablères supportant une structure type abri ou potence d'un crible ?), la nature des sols n'a pas non plus trouvé pour l'instant d'explication claire : s'agit-il de simples niveaux de circulation ou bien, comme l'indiquerait l'exhaussement du sol par rapport au niveau de la terrasse, ces niveaux se

seraient-ils constitués par apport de matériaux, comme des refus de criblage ou déchets de *scheidung* c'est-à-dire le tri du minerai par concassage ? Y-a-t-il eu grillage du minerai ou bien les niveaux charbonneux correspondent-ils à des rejets domestiques (présence d'os de petit gibier) ?

Le matériel céramique recueilli est abondant, bien que les tessons soient de taille réduite et souvent en mauvais état de conservation. On y retrouve pour l'essentiel de nombreux fragments de lampe (29 individus identifiés), de la céramique sigillée, de la céramique commune tournée et de la céramique non tournée, quelques parois fines, de la céramique présigillée, et peut-être de la céramique *engobada*. Notons aussi la présence de tessons de verre ambré à double paroi, ainsi que d'une scorie vitreuse verdâtre.

L'étude de ce lot céramique révèle un ensemble relativement homogène. Cet ensemble est constitué de huit types de céramique dont quatre fournissent des marqueurs chronologiques.



Partie nord-est de la fouille. Fouille du niveau US108 argileux, très charbonneux et riche en matériel céramique, reposant sur le niveau US109 très induré. Au premier plan, empreinte d'une pièce de bois formant sablière et s'intégrant dans une structure horizontale ortho-normée.

Les parois fines à décor sablé avec des reflets métalliques nous donnent la fourchette chronologique du 1er siècle après J.-C. Dans les sigillées, plusieurs éléments de datation ont été identifiés : des fragments de Ritterling, de Dragendorff 19, 15/17 et 24/25. Ces sigillées, dans l'ensemble, ont circulé au cours de la première moitié du 1er siècle après J.-C. Les lampes identifiées du type Loeschcke I et Loeschcke IV donnent une fourchette de datation allant du règne d'Auguste au règne de Trajan. Enfin, les amphores proposent deux fourchettes de datation beaucoup plus larges : les amphores Dressel 20 de Bétique, de 10 avant J.-C. à 280 après J.-C., et les amphores italiques, de 200 avant J.-C. jusqu'à 10 après J.-C.

Le verre à double paroi quant à lui nous offre une datation au 1er siècle après J.-C. De manière générale, l'ensemble du matériel du site de Mehatze se positionne chronologiquement plutôt au cours de la première moitié du 1er siècle après J.-C., cependant quelques fragments de lampe se situent dans la seconde moitié du 1er siècle après J.-C.

Le matériel de Mehatze doit être mis en relation avec celui recueilli sur le site des mines de galène de la forêt d'Haira, car on constate de nombreuses similitudes parmi les catégories étudiées.

Parent Gilles, Duren Audrey

Antiquité
Moyen-Âge

BAYONNE 11 rue Poissonnerie

Époques moderne
et contemporaine

Le projet de réhabilitation de l'immeuble a engendré la prescription d'une étude archéologique du bâti. Sa façade orientale correspond en partie au mur de la fortification antique, déjà partiellement observé lors de l'étude de l'Hôtel de Hauranne (Conan *et. al.* 2002) qui avait permis la découverte de deux murs datés du XIIIe ou XIVe siècle.

L'objectif de cette étude était donc, par l'étude de la totalité de la façade orientale, de circonscrire l'emprise du rempart antique, d'identifier et dater les différentes phases de construction et de déterminer s'il s'agit de la maison noble d'Arribeyre. Il s'agissait ensuite de vérifier la continuité du mur occidental médiéval à l'intérieur, de caractériser et mettre en perspective les différentes maçonneries observées.

Cette étude a permis de confirmer la conservation partielle du parement de l'enceinte antique, essentiellement au rez-de-chaussée (Cf. fig.). Dix phases de construction ont été distinguées. Au Moyen-Âge, quand la section orientale du rempart devient

obsolète, un bâtiment est installé, sans s'ancrer directement sur le mur d'enceinte, mais en conservant le chemin de ronde par la construction d'un mur parallèle au rempart.

Ce bâtiment, probablement du XIIIe siècle, n'a pu être observé qu'à l'angle sud-ouest, le reste du mur étant doublé par un plaquage (Cf. fig.). En élévation, il est visible depuis le rez-de-chaussée jusqu'au 4e étage. Il était doté de trois niveaux séparés par deux planchers, dont les ancrages ont pu être proposés par des restes de bouchement et le niveau d'une allège. Postérieurement à l'incendie du bâtiment (dont la date est inconnue), la cour est créée par la construction d'un mur fermant aujourd'hui le bâtiment au sud, probablement dans le courant du XVIIIe siècle. Il semble remployer la totalité du mur médiéval qui doublait le rempart, supprimant ainsi le chemin de ronde. Cela engendre plusieurs reprises visibles sur l'actuelle façade est, et notamment la création d'un chaînage d'angle et d'une maçonnerie associée.



Vestiges du rempart antique au rez-de-chaussée ortho-photographie.

Peu d'informations sur l'évolution du bâtiment entre sa construction au XIII^e ou XIV^e siècle et sa transformation au XVII^e siècle ont pu être collectées. La plupart des états concernent les époques moderne et surtout contemporaine. Les raisons pour lesquelles le bâtiment est en ruine dans le premier tiers du XVIII^e siècle et ce qui conduit à refaire presque intégralement la façade (après 1738 ?). Plusieurs pistes peuvent être explorées mais aucune hypothèse ne peut vraiment être avancée et argumentée de manière pertinente.

Cette étude a permis d'approcher la maison d'Arribeyre par les vestiges résiduels de son état médiéval, mais il subsiste de nombreuses zones d'ombre qui pourraient être éclaircies par des observations complémentaires, au rez-de-chaussée notamment.

Pedini Cecilia

- Conan S., Fourdrin J.-P., Monturet R., Bayonne – Hôtel de Hauranne. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2002, p. 134-135.

Bayonne - 11 rue Poissonnerie
Vestiges du mur ouest médiéval au 1^{er} étage.



Bas Moyen Âge
Époque moderne

JUXUE Maison forte Larramendia

L'étude archéologique du bâti conduite en 2016 sur la maison forte de Larramendia avait mis en évidence la reconstruction complète de l'édifice au XVII^e siècle à partir du 1^{er} étage, seul le rez-de-chaussée apparaissant peu ou prou conservé dans son état originel. Deux sondages avaient été effectués à l'intérieur du bâtiment afin d'examiner les fondations et de rechercher une stratigraphie cohérente (Duvivier, 2016). L'analyse ¹⁴C de charbons de bois découverts lors de ces sondages, insérés dans les massifs de fondation, a fourni une date comprise entre 1290 et 1399 AD (Lyon-14398 / SacA-50673), soutenant l'hypothèse d'une chronologie médiévale pour les fondations et les murs du rez-de-chaussée.

En 2017, un troisième sondage a été ouvert à l'extérieur de la maison, au pied de la façade nord, à l'aplomb des latrines reconnues au 2^e étage. Le socle rocheux a été reconnu à très faible profondeur (10 cm

sous le sol actuel) et le mobilier recueilli se rapporte exclusivement à l'Époque moderne.

L'autre volet de notre intervention, pour lequel nous avons fait appel à Christelle Belingard, a consisté à procéder au prélèvement d'échantillons dans l'ensemble des poutres massives (2 au rez-de-chaussée, 2 au 1^{er} étage et 2 au 2^e étage) et de les soumettre à des analyses dendrochronologiques. Cinq d'entre eux livrent des résultats homogènes, inscrivant l'abattage des arbres dans le troisième quart du XIV^e siècle ; le sixième - effectué aux dépens du plafond du rez-de-chaussée - fournit une chronologie significativement plus tardive, au milieu du XVI^e siècle. Ces résultats argumentent en faveur d'une utilisation en emploi des poutres d'origine lors des transformations réalisées au XVII^e siècle. L'absence de toute trace d'incendie tend à indiquer que l'édifice n'aurait pas été détruit violemment lors de périodes de conflit, mais déconstruit et reconstruit immédiatement, sur une

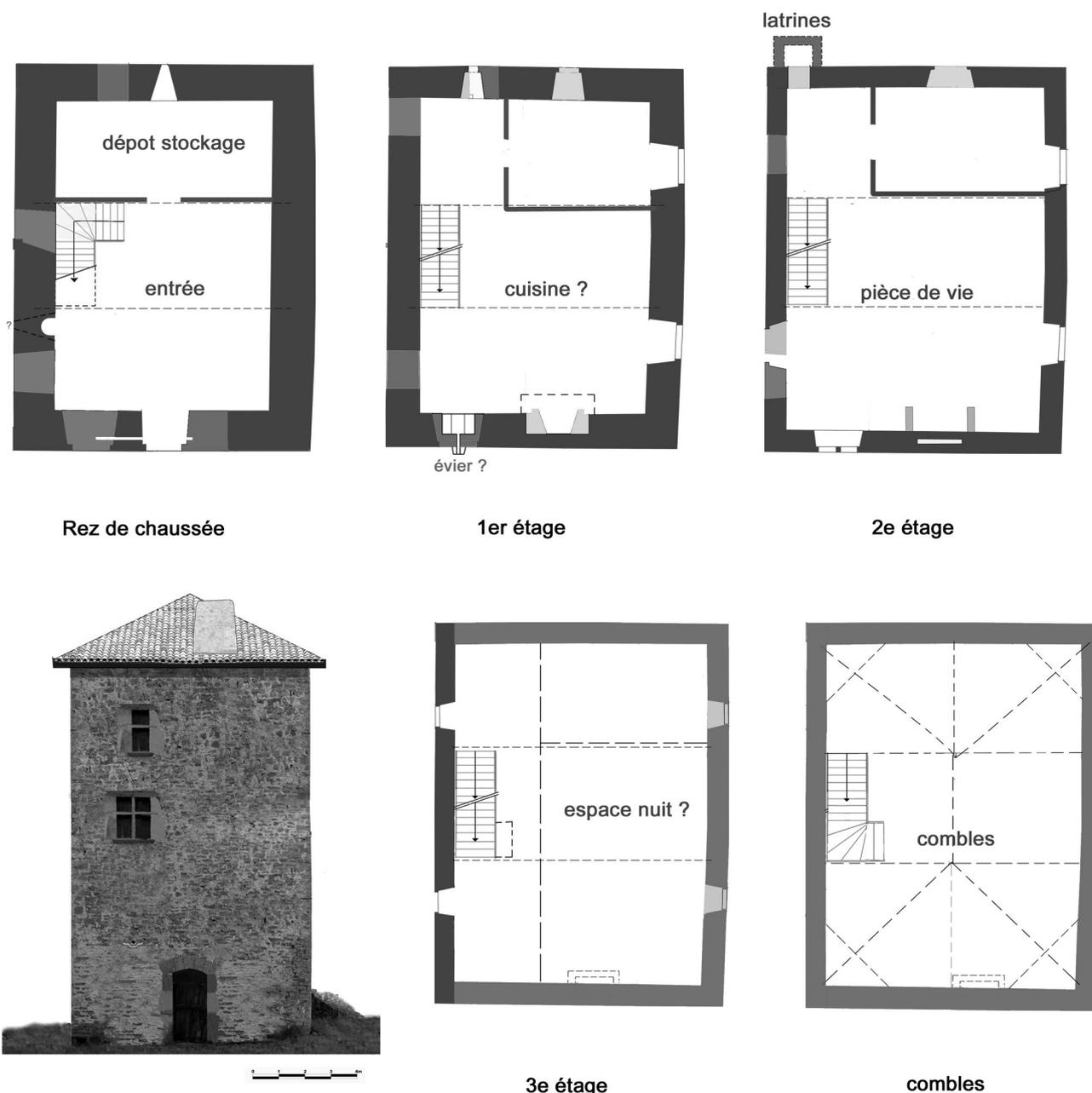
base médiévale conservée, en remplacement d'une architecture ancienne en mauvais état.

Compte tenu des différentes informations recueillies au cours de notre étude, une proposition de restitution de l'occupation et du mode de vie dans cette maison forte au début du XVIIe siècle peut être proposée. Il apparaît en premier lieu qu'il existe dans le parti pris de reconstruction une référence ancienne au modèle médiéval, cherchant à maintenir une certaine idée de la maison forte traditionnelle. Le plan intérieur a conservé un concept basé sur la verticalité de la distribution, en n'hésitant pas à multiplier le nombre de niveaux occupés. Ce type de distribution verticale sera abandonné à la fin du XVIIe siècle au profit

d'une distribution horizontale telle que nous avons pu l'observer au Château d'Uhart-Mixe. Les espaces de vie de la famille se répartissent sur les différents niveaux : le rez-de-chaussée, peu éclairé et très austère, a probablement eu une fonction limitée à l'entrée et au stockage ; le premier étage, une fonction de cuisine ; le deuxième étage, une fonction de pièce de vie ; le troisième étage étant utilisé comme espace de nuit.

Duvivier Benoît

■ Duvivier B. Juxue - Maison forte Larramendia. *Bilan scientifique régional*, SRA Nouvelle-Aquitaine, 2016, p. 370-371



JUXUE - Maison forte Larramendia
Proposition de distribution intérieure au XVIIe siècle.

LESCAR

Pieds des remparts sud de la Cité

Cette opération de diagnostic archéologique s'inscrit dans le cadre du projet d'aménagement d'une aire de jeux intitulée « Skatepark » en contrebas des remparts de la cité de Lescar. Il menace de destruction des vestiges antiques recensés dans ce secteur notamment des structures à pierres chauffées datées du I^{er} siècle de notre ère qui avaient été mises au jour lors de l'aménagement du parking du Lycée (Réchin 1994).

L'emprise couvre une superficie de 1000 m², elle a été sondée à hauteur de 15 %.

Ce diagnostic archéologique n'a pas permis la mise au jour de vestiges structurés hormis celle d'un

fossé parcellaire datant de l'Époque contemporaine. Les résultats de ce diagnostic demeurent néanmoins intéressants car ils mettent en évidence la présence de couches colluviées et/ou solifluées incluant des tessons d'amphores de type Dressel I à la base des niveaux archéologiques. Ces vestiges mobiliers témoignent vraisemblablement d'une occupation de la ville haute dès le début de l'Antiquité voire la fin du Deuxième Âge du Fer.

Chopin Jean-François

- Rechin, J.-Fr. Lescar – Parking du lycée. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 1994, p. 116.

MENDIVE

Gastenia

Cf. notice en fin de volume, rubrique projets collectifs de recherche : Structures dolméniques et territoires

dans les Pyrénées nord-occidentales.

Marticorena Pablo

OLORON-SAINTE-MARIE

36-37 rue des Oustalots

La commune d'Oloron-Sainte-Marie est connue depuis plusieurs années maintenant pour ses nombreuses découvertes archéologiques. Et plus particulièrement la partie haute de la terrasse rissienne où se développe le quartier actuel de Sainte-Marie, ancien évêché, et où se situe une grande partie de l'occupation gallo-romaine d'*Iluro* (l'Oloron Sainte-Marie) antique.

Dans le cadre d'un partenariat avec l'association Trait d'Union et la ville d'Oloron Sainte-Marie, plusieurs missions en relations avec l'archéologie locale ont pu voir le jour entre 2015 et 2017. Une de ces missions consistait à évaluer et à essayer de cerner au mieux l'étendue de cette petite cité romaine à l'antiquité, par le biais de la recherche sur les cadastres, couplée à des sondages d'évaluation dans un second temps.

C'est donc dans ce contexte qu'ont été entrepris deux sondages d'évaluation de 3 m x 3 m sur une parcelle du centre-ville, vierge de toute construction et au potentiel archéologique intéressant.

Le contexte sédimentaire est relativement complexe puisque nous nous trouvons sur la partie haute de la terrasse alluviale et, comme à plusieurs reprises dans les interventions précédentes, les structures y sont très compliquées à cerner, à lire et à appréhender.

Il résulte de ces deux sondages une occupation antique relativement structurée mais fruste. Comme pressenti lors des recherches cadastrales, un espace de type voirie orienté nord-est/sud-ouest (rue, chemin, difficile à préciser) est apparu. Cependant, cette voie est constituée différemment d'un sondage à l'autre.

Dans le premier, elle est accompagnée d'un fossé et de très probables traces d'ornières. Dans la partie extension, un espace de type trottoir/abords de chaussée a pu être repéré ainsi que des trous de poteau implantés dans l'aménagement du sol mais qui n'ont malheureusement pu être interprétés lors de ces évaluations.

Le deuxième sondage est lui aussi intéressant à plus d'un titre puisque l'on y retrouve cette même

orientation de voirie, avec là aussi une potentielle ornière et également doublée par un fossé ainsi que deux grands trous de poteau, une fosse et une canalisation modernes servant à amener l'eau au séminaire du XVIIIe siècle situé en contrebas sur la terrasse inférieure, à environ cinq cent mètres de là. La partie extension a livré un niveau d'occupation homogène de galets et cailloutis.

Le mobilier récolté au cours de cette intervention est quasi exclusivement gallo-romain (Ier-IIIe siècles) mis à part les structures plus récentes où quelques tessons modernes apparaissent. Trois perles en verre, des fragments de verre et quelques clous complètent le panel du mobilier récolté. Au vu de tous ces résultats, il est permis de supposer que de l'habitat doit se trouver dans un environnement très proche. Une fois de plus sur Oloron, aucune structure ni aucun mobilier n'ont été repérés pour la période médiévale.

Au final, ces sondages d'évaluation s'avèrent positifs puisqu'ils nous permettent de confirmer l'hypothèse d'une voie parallèle à celle découverte en 2003 au sein de l'îlot Guynemer ou encore un peu plus haut sur la parcelle de Saint-Cricq, localisée plus au nord de l'opération. Cela permet aussi d'apporter un regard supplémentaire sur la mise en place du réseau viaire de la ville à l'Antiquité qui jusqu'alors semblait plutôt s'orienter sur un seul noyau urbain axé simplement autour du *cardo maximus* et du *decumanus*.

Avec ces découvertes, ainsi que les surveillances de chantier de ces dernières années, l'idée d'une cadastration plus étendue avec des parallèles à ces axes semble plus que probable. Cet axe pourrait venir rejoindre la rue des Oustalots qui semble être une charnière importante dans la mise en place du réseau et autour de laquelle de nombreuses découvertes ont eu lieu pour les périodes antique et médiévale.

Artigau Gregory



Oloron-Sainte-Marie - 36-37 rue des Oustalots
 1 : perle en verre bleu opaque de profil biconique (US 2004). © C. Javière.
 2 : perle en verre bleu de profil biconique (US 2045). © C. Javière.

Moyen Âge
 Époque moderne

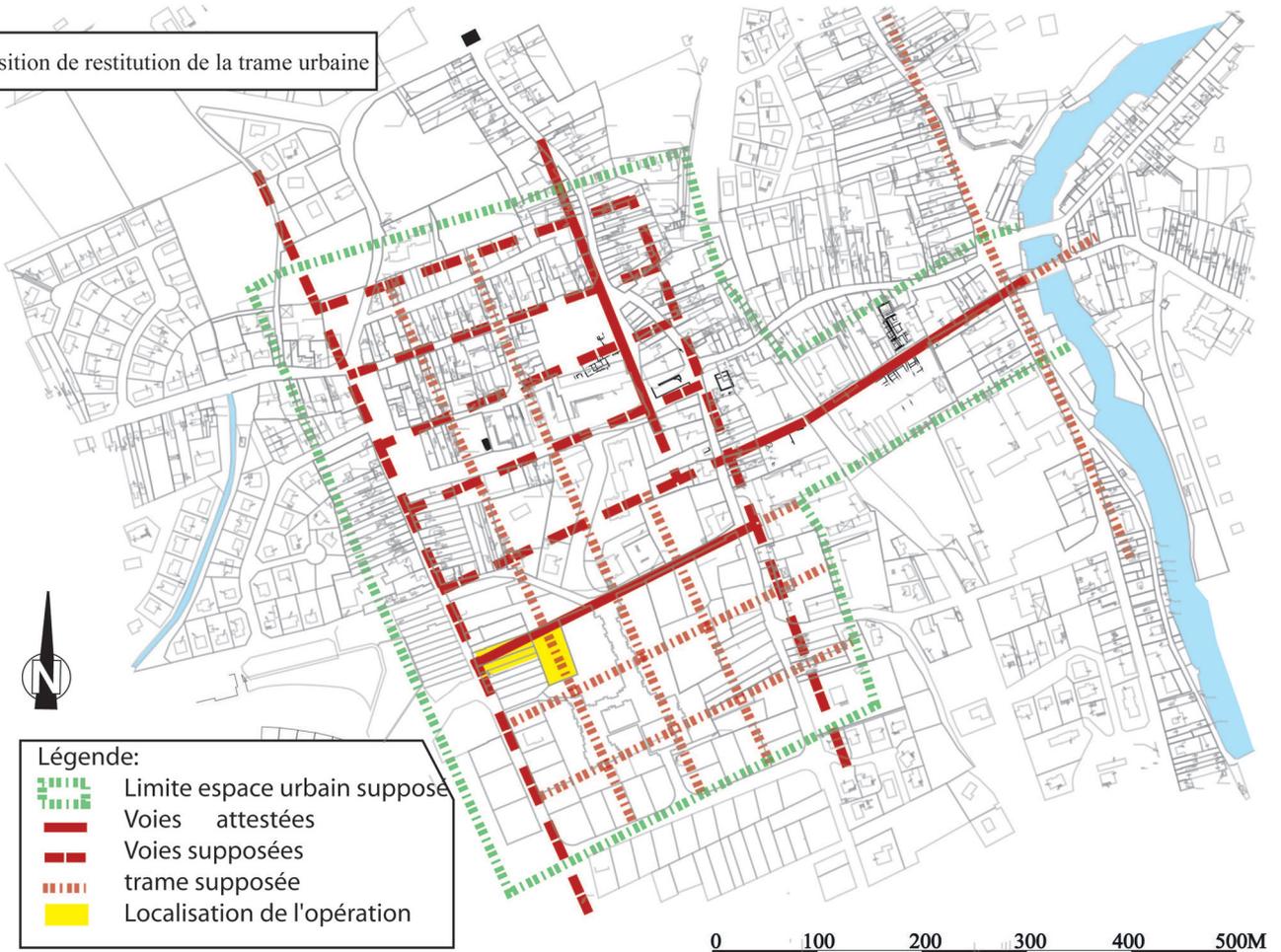
ORTHEZ
Boulevard des Pommés,
rue du Général Ducournau,
avenue de la Moutète, rue Roarie

Au cours de cette opération de rénovation des réseaux dans le cadre du réaménagement du centre-ville d'Orthez, huit tranchées ont fait l'objet d'un suivi de travaux durant les mois de mars et d'avril 2017, ainsi que de la fin janvier à la fin février 2018. Ces tranchées, situées au carrefour de la rue Guanille, de l'avenue de la Moutète et de la rue Roarie, ainsi que dans la rue du Général Ducournau et le long du boulevard des Pommés, ont révélé la présence de six maçonneries.

L'objectif premier de cette opération était de compléter les données du diagnostic Inrap (Beague

2016), notamment lors du suivi de travaux des tranchées réalisées rue du Général Ducourneau, au devant du portail occidental de l'église, et boulevard des Pommés, en bordure de la façade orientale du théâtre Francis Planté, où la découverte d'un habitat structuré aurait pu confirmer la présence d'un noyau ecclésial antérieur au Bourg-Vieux. Néanmoins, nous avons pu observer, au nord-ouest de l'église, la présence d'un bâtiment de 6,90 m de large pourvu au nord d'une tourelle. Au nord-est, un lambeau de mur orienté perpendiculairement aux façades a été mis au jour.

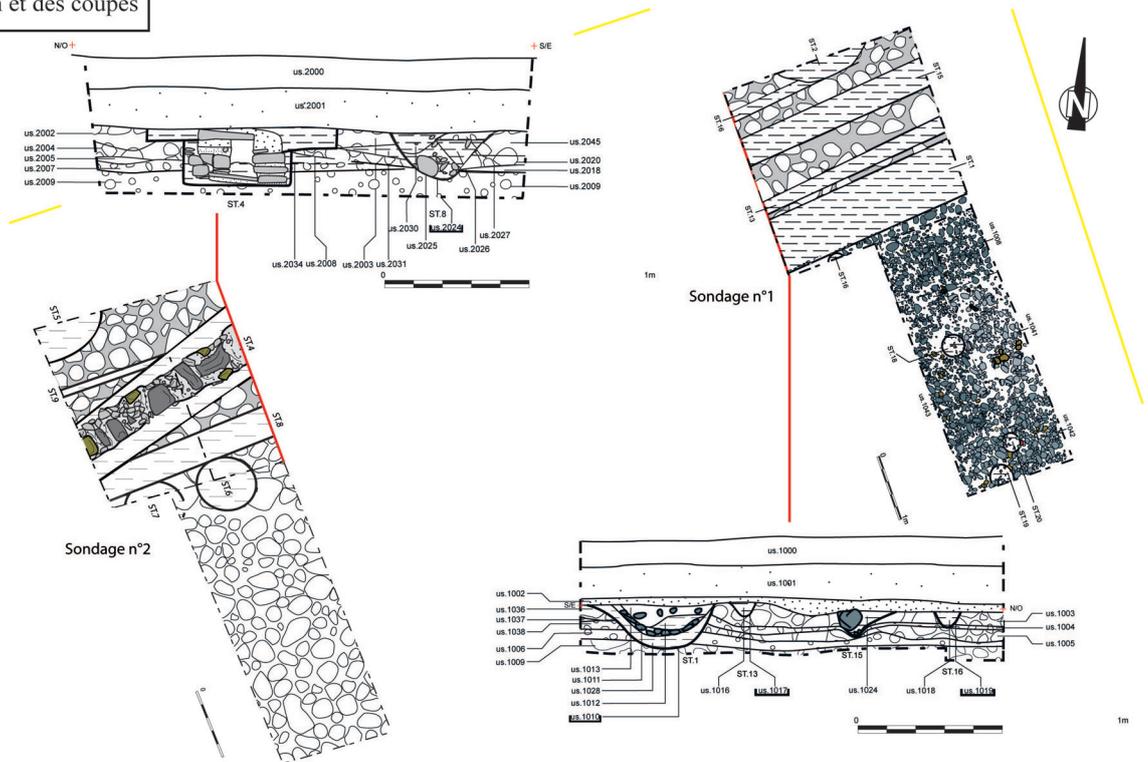
Proposition de restitution de la trame urbaine



Légende:

- Limite espace urbain supposé
- Voies attestées
- Voies supposées
- trame supposée
- Localisation de l'opération

Plan de l'opération et des coupes



Oloron-Sainte-Marie - 36-37 rue des Oustalots
Proposition de restitution de la trame urbaine et plan de l'opération et des coupes.

Très arasée et recoupée par d'anciennes tranchées de réseaux, cette élévation, comme la précédente, ne se rattache à aucun bâtiment connu par les textes.

La seconde interrogation portait sur l'origine d'une enceinte fossoyée avec palissade, antérieure à la construction du rempart. Les tranchées réalisées rue Roarie et avenue de la Moutète n'ont pas permis d'y répondre. En revanche, une maçonnerie très arasée correspondant aux vestiges de la porte de ville et un fossé ont été retrouvés au milieu des multiples réseaux enterrés. Axé nord-sud, ce fossé, partiellement retrouvé au cours du diagnostic, bordait le rempart du Bourg-Neuf. La porte, quant à elle, de par l'orientation de ces élévations, semble correspondre à une tour-porte encastrée similaire à celle de Lescar.

Dans ce secteur, deux autres maçonneries ont aussi été mises au jour. La première, retrouvée à la jonction

de l'avenue de la Moutète avec la rue du Général Ducournau, correspond aux fondations d'un bâtiment orienté nord-est – sud-ouest et dont la façade sud se trouve dans l'alignement des façades des maisons de la rue Guanille. C'est d'ailleurs au départ de cette rue qu'une autre élévation a été retrouvée. Ce mur, orienté nord-ouest - sud-est, marque l'alignement des façades de la rue avant que celle-ci ne soit élargie.

Enfin, cinq dalots modernes ont été découverts en avant du portail occidental de l'église. Ils étaient pour certains encore en fonction.

Mages Séverine

■ Beague, N. Orthez – Place Saint-Pierre. *Bilan scientifique régional*, SRA Nouvelle-Aquitaine, 2016, p. 375-376

Moyen-Âge

ORTHEZ

Place Saint-Pierre, Boulevard des Pommés, Place du Marcadiou

Époques moderne
et contemporaine

La ville d'Orthez trouve ses origines au Moyen-Âge, au sein de la vicomté de Béarn, dont elle devient le point central lorsque Gaston VII Moncade en fait sa capitale en 1242. Berceau du protestantisme, elle a été le siège d'une sanglante répression lors des Guerres de religion. Les répercussions sur l'église, le cimetière et l'enceinte du Bourg (endommagés, voire partiellement détruits ?) sont peu documentées et sujettes à discussion.

En amont des travaux d'aménagement des espaces urbains et de circulation aux abords de l'église Saint-Pierre, le service régional de l'archéologie de Nouvelle-Aquitaine a prescrit une fouille préventive suite à une phase de diagnostic réalisée en 2016, qui avait mis en évidence plusieurs éléments structurants témoignant d'une organisation urbaine ordonnée autour de l'église Saint-Pierre. L'opération s'est déroulée sur une durée d'un peu plus de 5 mois et a porté sur une superficie totale de 2000 m². Elle a permis la mise au jour de 553 structures dont 437 sépultures parmi lesquelles 353 ont été entièrement fouillées. Certaines hypothèses ont pu être vérifiées par la fouille, notamment celles qui concernent la chronologie de l'église et des différentes enceintes, même si ces ensembles sont mal conservés.

En premier lieu, il est possible de restituer l'évolution d'un site défensif dont l'église, construite directement sur le socle rocheux constitue l'élément primordial. Des fondations de mur apparues au niveau du chevet évoquent un édifice roman antérieur, mais dont le plan nous échappe en l'absence de vérifications à l'intérieur de l'église actuelle.

Des décapages ponctuels à l'extrémité nord de l'emprise ont permis de dégager l'escarpe d'un fossé défensif en contrebas du mur d'enceinte de l'église. Le mobilier recueilli dans le comblement du fossé (métal, bois, cuir, os, ...) est très bien conservé : il illustre une activité artisanale intense (boucherie, tannerie, tabletterie) ainsi que des échanges commerciaux, notamment avec le Portugal. Les monnaies convergent toutes vers les années 1370, qui sont celles où Gaston Fébus aurait apporté de nombreuses modifications à la ville par la réunion des trois entités (Bourg-Neuf, Bourg-Vieux et Saint-Pierre). Il est difficile de préciser sous quelle forme elle s'effectue : juxtaposition, superposition ou absorption de l'une par l'autre ?

Un raccord entre le rempart du Bourg et l'enceinte de l'église Saint-Pierre fut effectué après le comblement du fossé. Le mur repéré lors du diagnostic et interprété comme le mur d'enceinte du bourg médiéval/moderne a été suivi jusqu'à la tour-poterne. Il s'agit en fait de l'enclos de l'église qui est pourvu tardivement d'une protection à son angle nord-ouest : une barbacane ou un ravelin. La halle construite au XIXe siècle vient perturber l'interprétation des nombreuses maçonneries qui se raccordent à l'enceinte du bourg ou de l'église et il est difficile de distinguer les différentes phases de réfections et d'ajouts apportés aux enceintes primitives.

La fouille contre la façade nord de l'église a aussi révélé l'existence de bâtiments annexes aujourd'hui disparus et l'emplacement de sépultures avant que le cimetière paroissial ne soit fixé autour de l'église. Les fondations d'une chapelle ont été mises au jour, avec deux sépultures en dalles calcaires : une à l'intérieur et

une à l'extérieur des fondations. La datation de cette chapelle, contemporaine de l'église ou plus tardive (XIVe ou XVe siècle) devra être précisée par une étude documentaire et une datation ¹⁴C.

Au moment des Guerres de religion, les alentours de l'église furent considérablement remaniés par la destruction des chapelles, commerces et appentis attenants. L'enceinte nord fut remaniée et un sol aménagé (un niveau de circulation de la fin du XVIe ou début XVIIe siècle a été mis en évidence au pied du rempart). Le clocher de l'église fut reconstruit, s'appuyant sur les restes du rempart de la ville.

Aucun habitat n'a été mis au jour à proximité du lieu de culte. Hormis les fondations des échoppes adossées au chevet, aucune trace du marché médiéval ou moderne n'a pu être mise en évidence. Après les Guerres de religion, le commerce revint au premier plan au début du XVIIe siècle avec l'agrandissement de la halle du marché en 1612. Les derniers pans de muraille et de portes de la ville furent démolis dans la première moitié du XVIIIe siècle. Les pavés remplacèrent la terre battue dans la rue qui longeait le mur du cimetière au nord de l'église et la grand place du marché fut également recouverte d'une calade qui restée inchangée jusqu'au début du XXe siècle.

Le plan des halles du XIXe siècle est difficile à établir étant donné l'absence de véritable maçonnerie, car il s'agit d'un aménagement essentiellement constitué d'une chape de cailloux ou pierres de récupération (démolition de la ou des murailles précédentes) dessinant un quadrilatère. La comparaison avec des illustrations contemporaines de leur édification de Guillaume Provençal permet cependant d'en restituer l'architecture et l'agencement.

Le cimetière s'est développé à l'intérieur de l'enclos, tout autour du chevet de l'église et devant le parvis, depuis le XIIIe et jusqu'au XVIIIe siècle. Des travaux de canalisation du cours d'eau du Grec qui passe au nord de l'ensemble ecclésial et d'assainissement réalisés au XVIIIe ou au XIXe siècle ont fortement modifié l'assiette du terrain par un dérasement d'1,5 m au minimum contre les fondations de l'église, ce qui a entraîné la disparition de tous les niveaux d'occupation contemporains du cimetière médiéval et moderne (utilisé jusqu'en 1792) et du marché (utilisé du Moyen-Âge jusqu'à nos jours).

La majeure partie du cimetière paroissial de Saint-Pierre d'Orthez présente un caractère extrêmement arasé, qui rend difficile de se faire une idée sur sa chronologie, son organisation et ses évolutions.



ORTHEZ - Place Saint-Pierre, Boulevard des Pommes, Place du Marcadiou
Plan général de la fouille

Plusieurs niveaux d'enfouissement de sépultures se dégagent de la fouille ainsi qu'au moins huit petits ossuaires ou pourrissoirs. Les inhumations ne se signalent pas par un creusement et affleurent directement sous les couches de forme des chaussées actuelles. Le secteur ouest de la fouille montre un état d'arasement important où seuls les 70/80 cm de fondation des murs sont conservés, il n'y a aucun niveau d'occupation associé. Les zones de contact avec le chevet de l'église ont amené la découverte de sépultures antérieures à l'état gothique de l'église Saint-Pierre. Une aire d'inhumation dédiée aux immatures entre deux contreforts de l'église se développait également contre le chevet.

Saint-Pierre d'Orthez est une église, mais ce fut aussi un Temple au XVIIe siècle avec ses sépultures protestantes. Les objectifs de l'étude archéologique et anthropologique viseront à définir les différents aspects du rituel d'inhumation et d'appréhender dans la mesure où cela est possible les similitudes et les différences entre tombes catholiques et tombes protestantes. L'étude spatiale des sépultures ainsi que la chrono-stratigraphie et plusieurs datations dendrochronologiques ou ¹⁴C permettront de restituer le fonctionnement du cimetière. Un ensemble de 22 sépultures dont les coffrages en bois étaient exceptionnellement bien conservés a été entièrement prélevé en vue d'une étude xylologique et d'une

conservation à caractère muséographique. Les modes d'inhumation – en linceul ou en cercueil – pour les périodes médiévale et moderne ne sont quasiment pas abordés dans les textes et étant donné qu'ils dépendent beaucoup d'habitudes régionales, il n'est pas possible d'extrapoler d'un site à l'autre. L'utilisation d'un contenant en bois est démontrée dans les cimetières paroissiaux par la présence et l'emplacement des clous de cercueils, parfois accompagnés des traces ligneuses, mais très rarement grâce aux planches conservées *in situ*, or à Orthez nous avons un ensemble exceptionnel de coffres en bois.

Le cimetière de la Place Saint-Pierre, surpeuplé, est déménagé en 1792 et la Place du Mercadieu est remblayée pour maîtriser l'inondation des eaux du Grec. Une halle est construite en 1813 (détruite en 1952), une autre encore en 1843 (l'actuel Théâtre F. Planté). Une partie du cimetière contre le chevet de l'église sera finalement détruite lors de la construction pendant la seconde guerre mondiale de la galerie de défense passive (détruite en décembre 1945 avec une grande partie des restes du cimetière). Le nettoyage en surface de cet ouvrage s'est effectué à la suite de deux sondages profonds. Il a pu être entièrement dégagé en plan et documenté, mais aucun vestige de plancher ou autre aménagement n'était conservé.

Béague Nadine

Époque moderne
Époque contemporaine

ORTHEZ

8 rue Xavier Darget

■ Le cimetière

Le diagnostic archéologique effectué par N. Béague (Inrap) en 2016 sur le site de la future crèche d'Orthez, au sud-est de la cité historique, a révélé la présence d'un vaste ensemble funéraire d'époque moderne étendu sur près de 2880 m². La fouille qui a suivi concernait essentiellement une surface de 280 m² sur laquelle se distribuaient près de soixante-dix tombes simples ou doubles, orientées est-ouest et organisées en rangées parallèles, les inhumations sont faites majoritairement en cercueils.

A l'origine, le site s'avère être l'emplacement du cimetière de l'hôpital (ancien Couvent des Cordeliers) en activité entre le XVIe et le XVIIIe siècle. En 1792 cet espace funéraire s'élargit pour devenir l'unique cimetière paroissial en remplacement de ceux associés aux églises Saint-Pierre et Saint loup de Départ, sur la rive droite du Gave de Pau. Il ferma en 1809 après son transfert au lieu-dit le champ « de René » dans la

partie ouest de la cité (lieu qui constitue la zone initiale du cimetière actuel).

C'est à la limite sud-ouest de la zone fouillée qu'a été dégagée une fosse rectangulaire d'environ 11 m² contenant les squelettes de 26 individus inhumés ensemble. Son creusement recoupe celui d'au moins deux tombes simples, attestant de son advenue tardive dans l'histoire du cimetière. Les constatations taphonomiques réalisées suggèrent des dépôts de corps simultanés, en pleine terre et potentiellement rapides (les corps sont soit sur le dos, le ventre ou le côté, avec les membres étendus ou pliés). Les premières observations biologiques effectuées indiqueraient des lésions traumatiques sur une population spécifique (majoritairement masculine). Ces observations ainsi que le matériel prélevé à proximité des squelettes, suggèrent fortement que nous sommes en présence de soldats morts à la suite d'un fait de guerre. En effet, les sources historiques, nous apprennent que le 27 février 1814, eut lieu sur les hauteurs d'Orthez une



ORTHEZ - Place Saint-Pierre, Boulevard des Pommes, Place du Marcadiou
Vue zénithale de la zone arrière du chevet avec les sépultures en coffres de bois et l'ouvrage de défense de la 2ème Guerre Mondiale.
Vue générale des sépultures en coffres de bois situées à l'arrière du chevet.

des dernières batailles des guerres napoléoniennes entre l'armée des Pyrénées commandées par le Maréchal Soult et les troupes alliées anglo-ibériques commandées par le Maréchal Wellington.

Le mobilier collecté au plus près de certains défunts correspond pour une grande part à des éléments vestimentaires (boutons d'uniformes, de guêtres, de chemises, boucles de ceinture et rivets), et dans une moindre mesure, à de l'armement (boulets de canon, balles en plomb, pierre à fusil). Quelques effets personnels ont également été retrouvés en association avec certains corps (une médaille pieuse, un fragment de pipe, un canif par exemple). Enfin, deux monnaies de Louis XVI en or, retrouvées sous l'un des sujets, montrent que ceux-ci n'avaient pas été complètement fouillés et dépouillés lors de leur dépôt dans la fosse. Les boutons d'uniformes, avec les numéros et les symboles visibles que certains portent, indiquent qu'il s'agit principalement de régiments de fantassins français tels que les 10^e, 28^e, 51^e et 59^e de lignes, mais que s'y trouvent aussi des éléments témoignant de la présence d'individus de régiments alliés (artilleur britannique, soldats ibériques).

L'étude de cette sépulture exceptionnelle permet d'appréhender la gestion de décès de masse suite à une confrontation violente entre armées opposées. Il s'agit maintenant d'approfondir les premières

observations faites durant la fouille en s'appuyant sur quelques axes de recherches majeurs. Ainsi, il nous faut connaître plus précisément la population inhumée en procédant à son identification biologique précise (âge, sexe, état sanitaire, pathologies). De même, il nous faut préciser les circonstances des décès par l'estimation des causes (évaluations des blessures et traumatismes mortels) et considérer les différentes formes de prise en charge (corps blessés ou cadavres ? Traitements rapides ou différés de ceux-ci ?). L'identification du mobilier contribuera à préciser le recrutement de cette fosse, à affiner la chronologie, à retracer l'événement historique. Parallèlement à ce travail, la remise en contexte de cette sépulture particulière dans le complexe cimetériel est un aspect primordial de la compréhension de l'espace sépulcral dans son ensemble : il reste donc à établir et comparer le fonctionnement des sépultures dites « banales » de celui de la sépulture « d'exception » que représente la fosse multiple. Pour ce faire, ces résultats ne seront obtenus que par l'exploitation conjointe des sources archéologiques, anthropologiques et historiques disponibles.

Scuiller Christian

■ Cursente, B. « Orthez, Pyrénées-Atlantiques ». Coll. *Atlas historique des Villes de France*. Ausonius, 2007, p. 94, ill.

Paléolithique moyen
Paléolithique supérieur

OSSAS-SUHARE Grotte Gatzarria

La grotte Gatzarria a été initialement fouillée par G. Laplace entre 1951 et 1976. Des études récentes concernant les vestiges issus de différents niveaux archéologiques ont permis de remettre en question certaines attributions chrono-stratigraphiques et culturelles (Deschamps et Flas, sous presse). Afin de tester nos hypothèses de travail, une nouvelle opération de terrain a débuté en mai 2017.

Des sondages ont été ouverts et plusieurs niveaux archéologiques ont pu être identifiés et fouillés dans différents secteurs du site :

— devant la cavité, une occupation caractéristique du Gravettien moyen à burins de Noailles a été identifiée ;

— sous le porche, une rectification de coupe et un sondage ont été effectués là où les anciennes fouilles avaient déterminé la présence d'un niveau aurignacien récent, d'un niveau aurignacien ancien, de deux niveaux proto-aurignaciens et d'un niveau châtelperronien. L'opération a permis de retrouver une zone où le niveau Aurignacien ancien est préservé. Par contre, les niveaux attribués au Protoaurignacien se sont révélés pauvres et en position secondaire. Le

niveau protoaurignacien supérieur apparaît d'ailleurs probablement comme du matériel aurignacien remanié. En outre, aucun élément attribuable au Châtelperronien n'a été découvert lors de cette campagne, même si des pointes de Châtelperron sont bien présentes dans les collections anciennes. Cette rectification de coupes a également permis de mettre en évidence la morphologie de la remontée du bedrock dans cette zone, élément important pour comprendre la géométrie et la dynamique des dépôts sédimentaires et leurs effets sur les concentrations de matériel, ce qui avait été peu pris en considération auparavant ;

— dans la cavité, un sondage a été effectué dans l'objectif de documenter les occupations du Paléolithique moyen et d'atteindre le substrat. Ce sondage a notamment révélé la présence de niveaux archéologiques à la base de la séquence qui n'avaient pas été identifiés auparavant. La présence de matières premières provenant de longues distances (Treviño ~160 kms) atteste également du franchissement des Pyrénées selon un axe sud-nord dès le Paléolithique moyen. Ces contacts viennent également appuyer les affinités déjà mises en



Orthez - 8 rue Xavier Darget
Couverture orthophotographique zénithale de la zone de fouille avec la sépulture multiple dans l'angle sud-ouest.
Vue zénithale de la sépulture multiple avant démontage

évidence que les occupations du Paléolithique moyen d'Aquitaine méridionale entretiennent avec celles de la Péninsule Ibérique.

Les sites documentant les phases de la transition entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur au sein d'une même séquence stratigraphique sont rares. La réévaluation de la grotte Gatzarria est donc également particulièrement importante pour ces questions. Concernant le Paléolithique moyen, la chronologie et la succession des techno-complexes dans la région pyrénéenne reste une question complexe et débattue. La caractérisation des industries

de la séquence de Gatzarria permettra d'apporter de nouveaux éléments de réflexion à ces problématiques et également d'établir des liens avec les deux régions adjacentes mieux documentées pour ces périodes, le nord de l'Aquitaine et la Cantabrie.

Deschamps Marianne, Flas Damien

- Deschamps, M. Flas D. Sous presse. Paléolithique moyen, récent et Paléolithique supérieur initial en contexte montagnard : les industries lithiques de Gatzarria et leurs implications régionales. *Actes du 142^e congrès du CTHS*, Pau, 23-27 avril 2017.



Ossas-Suhare - Grotte Gatzarria
Vue de l'entrée de la cavité au démarrage de l'opération

Moyen Âge

OSSERAIN-RIVAREYTE La Taillade

Le site de « La Taillade » correspond à un château à motte aménagé, sans doute dès le début du XII^e siècle, en limite nord de la vicomté de Soule. Plus précisément, l'ouvrage fortifié a été implanté sur une sorte de promontoire en bordure d'un cours d'eau, le Saison, que franchissait à proximité un des principaux chemins reliant le Béarn et la Navarre.

En 2015 et 2016, nos recherches avaient permis de faire un relevé précis de l'ensemble comportant, du sud-est au nord-ouest, un large fossé barrant totalement le promontoire, une motte et enfin une basse-cour délimitée par des pentes abruptes. Hélas, ce relevé avait montré qu'une importante érosion due au Saison en avait fait disparaître une partie, non précisément quantifiable mais certainement significative. Nous avons également pu mettre en évidence les vestiges très arasés d'une tour partiellement engagée dans la base de la motte. Ce qui subsiste du bâtiment avait permis de restituer un plan carré de 10 m de côté extérieur avec des murs épais d'à peu près 2,1 m à la base de l'élévation. Le parement extérieur, vu sur une petite partie du mur sud-ouest dans un sondage (S4), est constitué de blocs de calcaire exogène disposés

en assises régulières. Le tout repose sur une fondation comportant au moins deux ressauts extérieurs et une semelle intérieure. La largeur importante de cette fondation ainsi que sa profondeur sont assurément le témoignage d'une élévation respectable de la tour.

La superficie subsistante de la basse-cour (plus de 600 m²) et la régularité du sommet de la motte pouvant faire penser à la présence d'autres structures, nous avons fait réaliser en 2016 une prospection géophysique qui y avait révélé plusieurs anomalies pouvant être d'origine anthropique.

En 2017 nous avons décidé d'agrandir le sondage S4 afin notamment d'y recueillir du matériel susceptible de fournir un meilleur calage chronologique des ultimes occupations du site. Toutefois, notre objectif principal était d'ouvrir plusieurs sondages à l'emplacement des anomalies afin d'en déterminer la nature. Quatre sondages de 2 m² chacun ont ainsi été ouverts : un au sommet de la motte (S9) et trois dans la basse-cour (S10, S11 et S12).

Dans S9 n'ont été vus que des ensembles très compacts liés à la mise en place de la motte : des couches d'argile plus ou moins chargées de galets et

de blocs de marne issue du substrat. Nous pensons très probable que ces divers matériaux proviennent du creusement du fossé et ainsi que ce dernier et la motte ont été mis en place de façon concomitante.

Les résultats de S11 et de S12, implantés à l'emplacement des anomalies les plus nettes, ont été quelque peu décevants puisque nous n'y avons rencontré que la terrasse alluviale du Saison, atteinte à une profondeur voisine de 0,5 m. Il est cependant apparu que la surface de celle-ci avait été vraisemblablement régularisée puis utilisée comme sol de circulation.

Sous des sédiments bruns enrichis en matières organiques, S10 a livré deux petites fosses ainsi qu'une dizaine d'éventuels trous de piquet. Nous avons préféré les laisser en place dans l'attente d'un dégagement sur une plus grande surface permettant une meilleure interprétation.

De son côté, l'agrandissement de S4 a confirmé la qualité de la construction. Outre le soin apporté aux parements, le blocage, constitué d'éclats de calcaire et surtout de galets disposés le plus souvent à plat, est encore particulièrement résistant grâce à un mortier de grande dureté.

D'une façon générale, le matériel recueilli, très principalement céramique, est relativement abondant, en particulier dans S4 et S10. Cependant, du fait de

sa fragmentation et surtout de l'absence de référentiel local, sa datation précise est délicate. Pour autant, celle-ci ne semble pas aller au-delà du XVe siècle. Cette information pourrait indiquer une désaffectation du site dès cette époque avant un abandon définitif au XVIe ou au début du XVIIe siècle, possible période de la construction de l'actuel château dans le quartier voisin de l'Hôpital.

Enfin, nous avons fait réaliser deux datations radiocarbone : la première, correspondant à l'installation de la motte, n'a pas apporté la précision souhaitée ; la seconde réalisée sur un charbon prélevé dans la tranchée de fondation de la façade nord-ouest rend très probable une édification de la tour dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Au final, les données obtenues lors des trois années de cette opération confirment le grand intérêt archéologique de « La Taillade » pour la connaissance des châteaux à motte de l'extrémité sud de l'Aquitaine. Toutefois, seules des fouilles sur une grande extension permettront d'en exploiter tout le potentiel. C'est ce que nous espérons pouvoir mettre en œuvre à moyen terme.

Normand Christian

SAINTE-COLOME Grotte Tastet

Située dans l'est du bassin d'Arudy, en basse vallée d'Ossau, la grotte Tastet fait partie d'une concentration locale d'au moins huit grottes et abris occupés à la fin du Paléolithique supérieur. Les campagnes 2012-2014 ont permis la révision de son art pariétal, attribué au Magdalénien moyen (dir. D. Garate), et l'ouverture de sondages mettant en évidence une séquence archéologique du Magdalénien moyen – depuis ses premières manifestations, vers 19 cal ka BP, jusque vers 18-17 cal ka BP. Ces résultats ont motivé une demande de fouille triennale 2016-2018. La campagne 2016 a permis d'agrandir les zones fouillées (au total 6 m² dans le secteur extérieur et 3,5 m² dans le secteur intérieur) et de fouiller presque entièrement dans ces secteurs les unités stratigraphiques (US) supérieures, au potentiel archéologique réduit en raison de perturbations. En 2017, les opérations ont été poursuivies dans ces secteurs ; leur principal résultat est la fouille de deux ensembles du Magdalénien moyen, riches et assez bien conservés, un dans la grotte (US 306) et un à l'extérieur (US 206a).

L'US 306, déjà explorée en 2014 sur une petite surface et datée vers 17.5 cal ka BP, a fourni en 2017

un millier de pièces lithiques dont une forte composante lamino-lamellaire (burins, lames à retouche écaillée, armatures lamellaires dont 10 triangles scalènes) dominée par les silex des Flyschs et ceux de type Chalosse. L'industrie en matières dures animales comprend une demi-douzaine de pièces dont une pointe à biseau simple et une coquille atlantique percée. La grande faune (un demi-millier de restes) est dominée par le renne, suivi du cheval, et témoigne de l'intensité du traitement des carcasses. Les restes d'avifaune (grue notamment), mésofaune (renard surtout) et microfaune (dominés par *M. arvalis* et *Arvicola* sp.), dépourvus de traces anthropiques, renforcent les tendances environnementales observées les années précédentes.

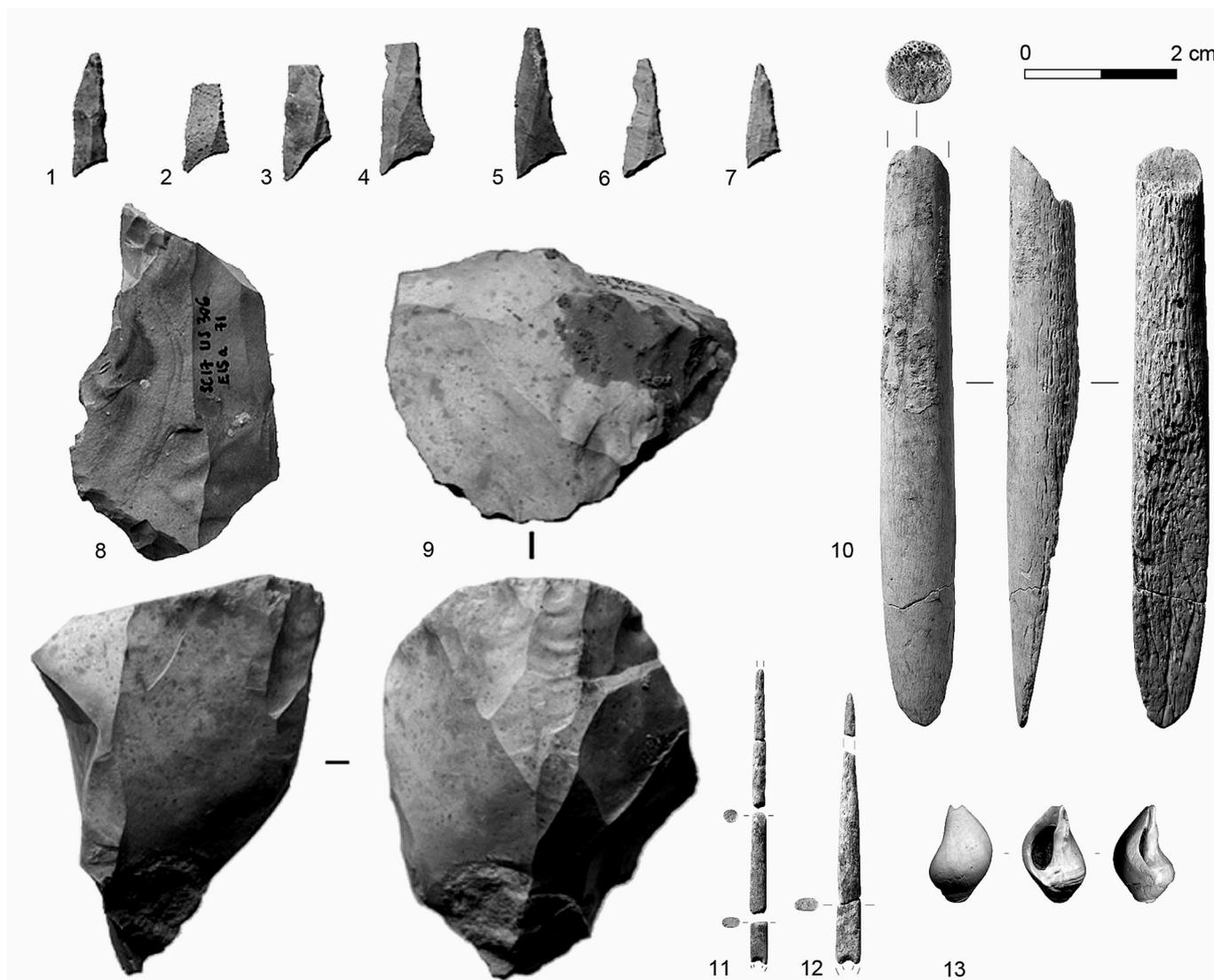
À l'extérieur de la grotte, l'US 206a a été identifiée pour la première fois et datée vers 17.5 cal ka BP. Tronquée dans sa partie sud/sud-ouest, elle a été fouillée sous la forme d'une banquette de 60 cm de largeur maximale. L'industrie lithique (plus de 3000 pièces) comprend une belle composante lamino-lamellaire (production laminaire soignée au percuteur tendre organique, outillage dominé par des lames à

retouche parfois écailleuse, armatures lamellaires dont près de 50 % de triangles scalènes), dont les principales matières premières sont identiques à celles de l'US 306. L'industrie osseuse comprend une quinzaine de pièces dont des aiguilles à chas, outils biseautés et baguettes demi-rondes. Avifaune, mésofaune et microfaune sont très pauvres, mais la grande faune comprend près de 600 restes dominés

par le renne, suivi du cheval ; les activités de boucherie sont ici aussi bien documentées.

Enfin, la campagne 2017 a permis de poser les bases d'un PCR élargi à la préhistoire ancienne de la vallée d'Ossau, dont la demande a été déposée pour 2018.

Pétillon Jean-Marc et l'équipe scientifique



Sainte-Colome - Grotte Tastet

Échantillon d'industrie lithique, industrie osseuse et parure de la campagne 2017.

1 – 7 : triangles scalènes. 8 : burin sur support laminaire retouché. 9 : nucléus lamellaire. 10 : pointe à biseau simple en bois de cervidé.

11-12 : aiguilles à chat en os. 12 : coquille de N. lapillus percée. 8, 10, 13 : US 306 ; 1-7, 9, 11-12 : US206a

SAINT-MICHEL

Le Massif d'Urkulu-Orion – Structure pastorale Uk 022

La structure pastorale Uk.022 se situe sur la commune de Saint-Michel, sur le revers oriental du massif d'Urkulu-Orion appelé Urkuluagibel, à une altitude de 1 315 mètres. Suite aux sondages réalisés en 2016, nous avons entrepris la fouille extensive du dépotoir associé à cette structure pastorale. L'un des buts est de réaliser un corpus des items archéologiques qui y furent rejetés, notamment pour ce qui relève du mobilier céramique, un autre est de confirmer ou d'infirmer la chronologie de sa constitution et de tenter de périodiser sa stratigraphie.

L'opération a porté sur la moitié occidentale du dépotoir. Elle a débuté après un relevé photographique aérien à l'aide d'un drone (Phantom III Pro DJI) afin de réaliser une topographie à partir d'un traitement photogrammétrique. Celle-ci permet de bien distinguer les micro-reliefs du terrain et de fait le bombement correspondant au dépotoir et son écoulement vers l'aval nord-est. Afin de contrôler la stratigraphie, nous avons laissé en place une berme ou banquette témoin

en forme de croix cardinale dont la fouille constituera la phase finale de l'opération.

La fouille a confirmé la stratigraphie révélée par les sondages de 2016. Sous la couverture végétale, un horizon de colluvions (Us-601) d'environ 10 cm d'épaisseur scelle le dépotoir proprement dit. Celui-ci (US-602/603) présente une épaisseur moyenne de 20 cm excepté sur sa périphérie où, s'amenuisant à l'extrême, il vient quasiment se confondre avec les colluvions sus-jacentes. Cet horizon de couleur sombre, gris-noir, contient de nombreux fragments de charbons de bois, des ossements d'animaux (dents et os d'ovins-caprins, os de volatiles), des tessons et éclats de céramiques, objets métalliques divers (clous forgés, agrafes, aiguilles, monnaies, etc.). Il repose sur un horizon (Us-604) que nous qualifierons de « sol » ou plus justement de « couche » ou de « niveau d'occupation », d'une épaisseur de 10 cm. Ce sol est dur et compacté, de couleur brune, injecté de fragments charbonneux.



Plat à anses horizontales (XVIII^e siècle). Photo E. Dupré.

Le remontage d'une poterie de grès montre que certains tessons proviennent d'unités stratigraphiques différentes, des plus profondes (donc supposées les plus anciennes), à celles proches de la surface et même de la surface (donc des supposées les plus récentes). Ces projections verticales démontrent que le dépôt a été remanié sous l'action conjuguée des petits fouisseurs mais aussi – et surtout – des animaux domestiques ou sauvages (cochons, sangliers, etc.) cherchant quelque pitance parmi les détritiques. Ce bouleversement de la stratification ne nous permet pas de définir une datation absolue aux différentes céramiques exhumées de ce dépôt. Nous en resterons donc à une datation relative « calibrée » sur un essai comparatif typologique avec les céramiques connues dans l'aire culturelle du grand Sud-Ouest de la France et du Nord-Ouest de l'Espagne tout en sachant que la fourchette chronologique large de ce dépotoir s'inscrit entre la fin du XVe siècle et le début du XIXe siècle, soit sur environ 300 ans.

Plusieurs monnaies ont été exhumées et offrent, en l'état, les éléments les plus factuels du cadre chronologique :

- une demi-sol à l'effigie de Louis XVI, frappé en 1785 à Bayonne, a été trouvé à l'interface de l'Us-100 et de l'Us-601. Cette monnaie n'est pratiquement pas usée et quasi « fleur-de-coin », ce qui veut dire qu'elle n'a pas longtemps circulé avant sa perte. Avec toute la prudence exigée, elle ne peut être considérée que comme un *terminus post quem*. Cela nous permet en toute hypothèse d'attribuer le scellement du dépotoir par la strate Us-601 à une période légèrement postérieure à 1785.

- une monnaie découverte au milieu de l'Us-602/603, c'est-à-dire à 30 cm de profondeur de la surface. Cette monnaie circulaire, très dégradée par l'oxydation et sans doute largement usée, laisse néanmoins voir quelques détails qui permettent d'y voir un denier tournois 4 de cuivre pur de la première moitié du XVIIIe siècle. En toute hypothèse, nous sommes enclin à penser qu'elle pourrait périodiser la strate Us-602/603 sur une chronologie XVIIe/XVIIIe siècle.

- une monnaie également découverte dans l'Us-602-603 à -18 cm de profondeur de la surface. Cette monnaie très abîmée est une monnaie de cuivre pur, identifiable à l'écu couronné portant les armes de la Navarre, ce qui laisse présumer une frappe vers 1610-1613.

Malgré la fragmentation, le corpus des formes céramiques a pu être largement abondé. Six groupes

techniques de pâtes sont désormais distinguées (PF1 « pâte fine rouge clair », PF2 « pâte commune rouge clair », PF3 « pâte fine rose clair », PG1 « pâte grossière rouge sombre », PG2 « pâte grossière rose clair », Gr1 « pâte grésée »). La grande majorité des céramiques sont vernissées intérieurement, ce qui paraît dénoter surtout une volonté d'étanchéifier les poteries plutôt qu'un souci affirmé de décoration. Les motifs, lorsqu'ils existent, sont de couleur vert-olive. Certaines glaçures internes offrent une disposition décorative de tâches vertes difformes sur un fond monochrome, tandis qu'un fond d'écuelle porte une tâche verte spiralée centrale. Le couvercle Cer.028 qui complète le pichet Cer.009 est vernissé sur sa partie externe et offre une décoration vert-olive en forme de croix. La couleur des glaçures monochrome varie du jaune au brun en passant par l'orange. Nous avons noté l'existence de deux séries monochrome dominantes : l'une jaune, l'autre verte.

Parmi les formes identifiées, certaines élargissent le spectre du vaisselier (dont une assiette à marlis large ainsi qu'une marmite en grès), tandis que d'autres illustrent ses tendances dominantes (jatte, bols biconiques avec oreilles de préhension, ...). En attendant la fouille de l'autre moitié de ce dépotoir prévue en 2018, nous pouvons conclure provisoirement que l'essentiel de celui-ci est constitué de vaisselle à boire des liquides (bols) ou des bouillons et de vaisselle à consommer des mets préparés (jattes et assiette) confirmant ainsi les résultats des sondages de 2016. Seule une marmite en grès ayant la forme d'un toupin fait exception. Cette dernière aura pu servir au stockage de denrées mais les traces charbonneuses collées sur les parois laissent à penser à une fonction culinaire. Bien que sachant que des liquides ont pu être réchauffés à l'aide de pierres d'ophite retrouvées lors de la fouille, nous sommes étonnés d'avoir exhumé si peu de vaisselle à usage culinaire.

La fourchette d'occupation du site s'échelonne sur trois segments temporels : un début d'occupation entre la fin du XVe et le début du XVIe siècle, peut-être interrompue par la guerre de conquête de la Navarre (1512), une période d'occupation sur une large partie du XVIIe siècle interrompu vers la fin du siècle, puis une réoccupation du site vers la fin du XVIIIe siècle probablement liée aux guerres de la Révolution française.

Dupré Eric

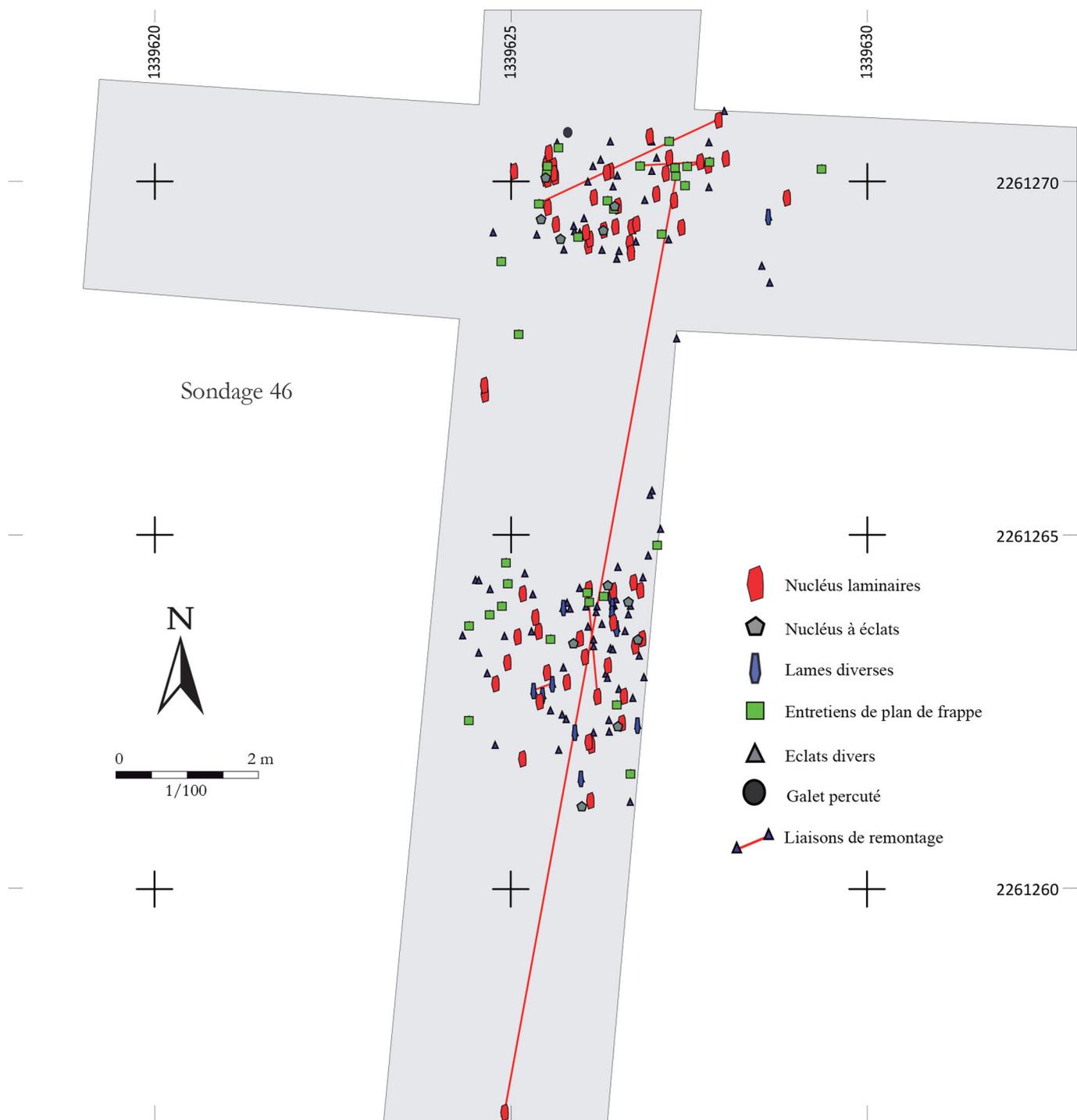
(texte résumé de la contribution initiale par O. Ferullo)

VILLEFRANQUE Landes de Duboscoa

Une opération de diagnostic archéologique préventif a été réalisée en préalable à un projet de zone d'activité concertée. L'emprise concernée, d'une superficie de 7,2 ha, correspond à un replat fluviatile, armé par des dépôts gravelo-sableux appartenant à la moyenne terrasse de la Nive, profondément disséqué sur son pourtour par un dense réseau de ravines. Au

total, 58 tranchées ont été implantées, principalement dans les zones dites non aedificandi et accessibles.

Dans le sondage 46, situé à l'amorce d'une tête de thalweg, près de 200 pièces lithiques ont été prélevées dans des colluvions reprenant des limons éoliens. Elles forment un horizon archéologique dilaté, organisé en deux concentrations principales qui a été suivi sur près de 45 m². Le niveau semble s'étendre



Répartition spatiale des artefacts lithiques du niveau du Paléolithique supérieur dans le sondage 46. Le niveau se présente en deux concentrations d'artefacts en silex dont de nombreux nucléus parfois regroupés, de 4 à 5 m² chacune.

vers l'est sur ce flanc de versant peu pentu sur une surface évaluée entre 150 et 200 m² (cf. fig.). La nappe de vestiges pourrait correspondre à un ensemble archéologique originel trié par des facteurs naturels, ce qui expliquerait la quasi absence de petits éléments dans le niveau. Toutefois ces facteurs ne peuvent à eux seuls expliquer la très faible présence de produits laminaires de plein débitage et la très forte proportion de nucléus qui démarquent l'assemblage de Duboscoa de la plupart des autres industries du Paléolithique connues en contexte de plein-air.

Un schéma de débitage laminaire récurrent a été reconnu sur la majorité des nucléus, tous confectionnés aux dépens d'un silex du Flysch de provenance voisine. Il est de modalité unipolaire quasi stricte avec de rares éclats d'aménagement détachés depuis un plan de frappe opposé (cf. fig.). La production consiste en de courtes séquences de lames semi-corticales latéralisées, de lames de plein débitage centrées et d'un ou deux produits finaux allongés triangulaires. Les lames d'aménagement de convexité sont souvent arquées en partie distale alors que les produits recherchés restent assez rectilignes.

Plusieurs techniques de débitage et gestes de percussion pourraient avoir été mis en œuvre au cours de cette production laminaire : la percussion minérale rentrante pour l'initialisation et l'entretien des nucléus, la percussion organique tangentielle pour les enlèvements laminaires de flanc et la percussion minérale tangentielle pour les supports de première intention. A noter par ailleurs que l'usage de la percussion indirecte se pose pour certains nucléus présentant des configurations volumétriques ne permettant pas la percussion directe lancée.

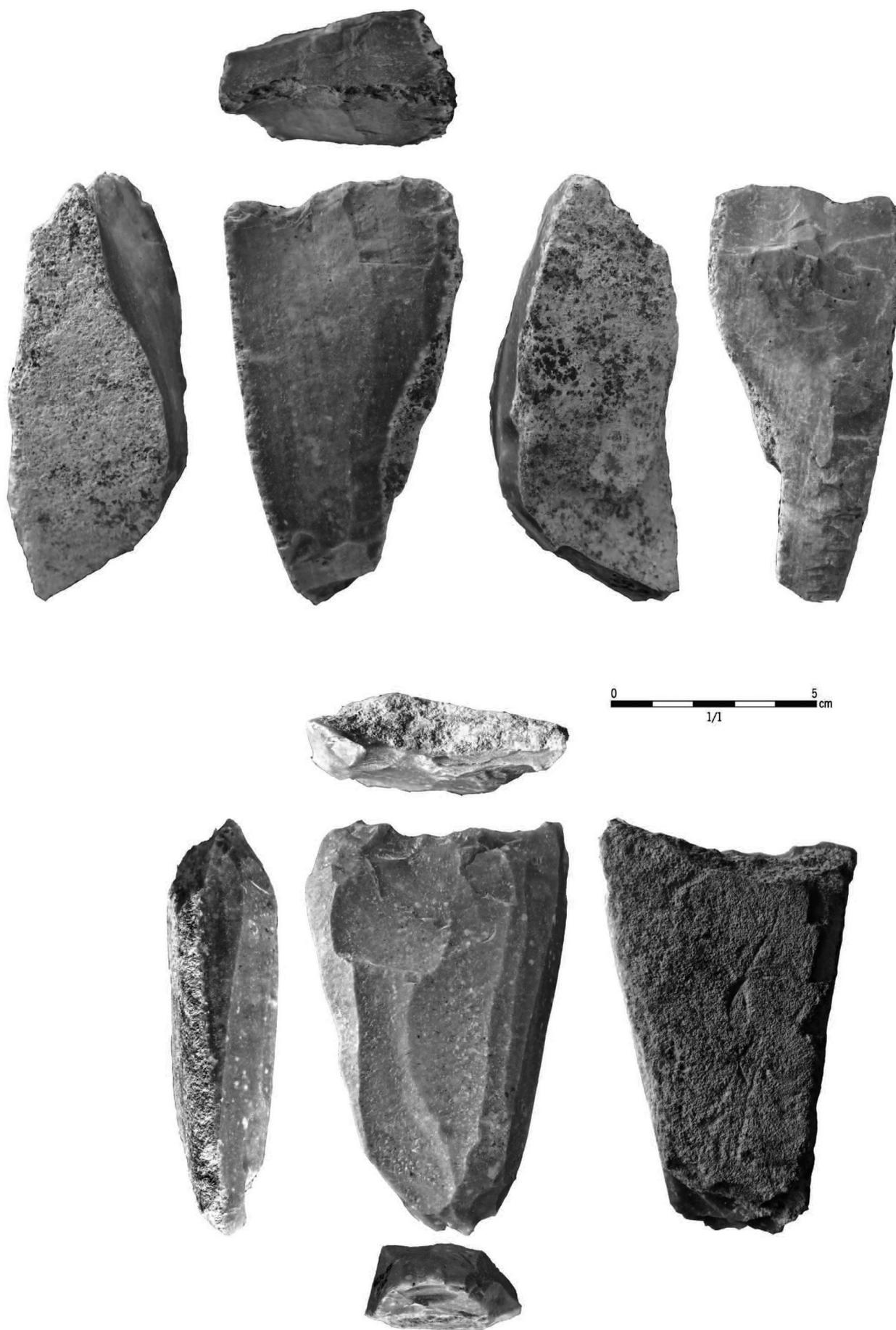
L'attribution chrono-culturelle de cet assemblage lithique n'est pas aisée en l'absence de tout outil

caractérisé et de l'essentiel des supports produits. En effet, si quelques nucléus réguliers évoquent sans conteste le Gravettien sensu lato, la plupart divergent des schémas décrits pour le Gravettien moyen et pour le Gravettien récent qui livrent des nucléus bipolaires avec pôles opposés décalés. Un rapprochement avec des industries régionales du Proto-Solutréen peut en revanche être proposé et notamment avec des assemblages ayant fourni des pointes de Vale Comprido. En effet, ces débitages montrent des similitudes dans l'utilisation d'enlèvements latéralisés unipolaires avant le détachement d'un support triangulaire centré assez épais.

Ces premières remarques sur l'industrie de Duboscoa et sur la nature du site n'excluent pas d'envisager d'autres contextes chrono-culturels plus anciens du Paléolithique supérieur ou plus récents comme celui du Néolithique ancien dont les schémas et techniques de débitage laminaires ont été très peu décrits.

Aucun des autres sondages du diagnostic ayant révélé un peu mobilier lithique n'a montré la présence d'un niveau archéologique ou d'une concentration d'artefacts conséquente ; seuls trois d'entre eux ont livré chacun tout au plus une dizaine de pièces piégées dans des dépressions marquant le sommet du substrat. Ces pièces témoignent pour l'essentiel du « bruit de fond » diversifié du Paléolithique moyen sensu lato tel que documenté dans le Bassin de l'Adour avec la présence de nucléus Levallois, Discoïdes et quelques racloirs moustériens isolés. Enfin, les quelques pièces de ces sondages et attribuées au Paléolithique supérieur ont été découvertes isolées ou dans un contexte post-dépositionnel peu favorable.

Brenet Michel, Gé Thierry



VILLEFRANQUE - Landes de Duboscoa
Nucléus laminaires unipolaires débités sur plaquettes de silex local du Flysch.

**NOUVELLE-AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES**

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

2 0 1 7

N°Nat.						N°	P.
027219	ARNEGUY/SAINT-MICHEL/UHART-CIZE	Voie des ports de Cize	NORMAND Christian	BEN	PRM	14	375
027332	ESCOU/HERRERE	Passage à niveau n°24	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	11	376
026787	ISTURITZ/SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Isturitz-Oxocelhaya	GARATE Diego	SUP	RAR	6	376

ARNÉGUY - SAINT-MICHEL UHART-CIZE La « voie des Ports de Cize »

La ligne de crête sur laquelle a été implantée la « voie des Ports de Cize » a constitué pendant des siècles un important axe de circulation, que ce soit pour le franchissement des Pyrénées navarraises ou pour accéder aux zones de pâturage.

En témoignent notamment la présence de nombreux sites agro-pastoraux dont les plus anciens remontent à la fin du Néolithique ainsi que des vestiges antiques. Toutefois, du fait de son altitude, cet axe était inutilisable pendant de longs mois et les autorités romaines ont préféré investir dans une voie créée *ex nihilo* en contrebas dans le Valcarlos. Celle-ci est restée la route privilégiée jusqu'à ce que la voie de crête retrouve un rôle majeur comme route militaire à partir du début du XVIe siècle et ce, jusqu'au milieu du XIXe.

La prospection réalisée en 2017 avait deux objectifs principaux : étudier les évolutions de cette voie en repérant et en positionnant ses divers tracés ; recueillir du matériel métallique susceptible de dater ceux-ci. Pour des raisons de temps et d'une météorologie très défavorable, seule la moitié nord a été traitée mais nous avons pu y réaliser la quasi totalité des objectifs.

Le tracé le plus net (tracé n°1), désormais en grande partie repris par la route actuelle, correspond à celle qui figure sur certaines cartes du XVIIIe siècle et qui est dite « route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux » sur les cadastres de 1842. Son tracé, qui coïncide avec les limites communales, emprunte logiquement des flancs de reliefs et des passages entre ceux-ci afin de limiter au maximum les dénivelés, sans toutefois pouvoir éliminer ceux particulièrement prononcés. Du fait de la modification presque totale de son état antérieur, il est difficile d'en donner les caractéristiques originelles. Il semble toutefois que sa largeur ait avoisiné trois à quatre mètres et que les aménagements aient été assez peu importants.

Le repérage des tracés secondaires n'a pas toujours été évident car, outre la présence d'une végétation localement très envahissante, il est vite apparu que plusieurs portions de ceux-ci avaient pratiquement

disparu du fait de phénomènes probablement naturels. Souvent associés à des franchissements d'obstacles ou à des courbes, ils y empruntent généralement des itinéraires plus directs que le tracé n°1 et pourraient ainsi apparaître comme de simples raccourcis de ce dernier. En l'état actuel de nos recherches il est toutefois impossible d'en déduire qu'ils sont plus récents ou qu'au contraire, le tracé n°1, qui présente des pentes globalement moins marquées, est un aménagement postérieur destiné à faciliter la circulation.

La prospection avec un détecteur de métaux n'a hélas pas permis de trancher entre ces différentes hypothèses. En effet, outre le fait que seuls de rares tronçons du tracé n° 1 ont pu être prospectés, le matériel datable recueilli, quoique relativement abondant, est presque exclusivement moderne. C'est notamment le cas des nombreuses balles de plomb, sans doute à associer aux combats de juin 1793, et des fers à équidés trouvés tout au long des différents chemins. Il ne faut toutefois pas en déduire que les circulations médiévales y ont été rares, les résultats obtenus autour de Château Pignon entre 2014 et 2016 montrant au contraire une fréquentation significative durant au moins une partie de cette période.

Deux objets se singularisent : un sesterce de la fin du IIe siècle de notre ère, qui confirme une fréquentation à l'époque antique, et un fer de hache de type francisque. Ce dernier pourrait être rapproché de la découverte ancienne de quelques armes sur le site d'Arteketa en bordure de la voie.

Quoiqu'il en soit, le travail de 2017 atteste que les évolutions de la « voie des Ports de Cize » ont été relativement limitées, ce qui n'est pas illogique au vu des contraintes topographiques. Aussi il apparaît qu'au moins une grande part des tracés repérés a probablement une origine très ancienne, peut-être même pour certains antérieure à la conquête romaine.

Normand Christian

ESCOU - HERRÈRE RN134 Suppression du passage à niveau n°24

La suppression du passage à niveau n°24 situé sur la RN134 a motivé la réalisation d'un diagnostic d'archéologie préventive. La zone investiguée, d'une superficie de 5,6 ha, se développe principalement sur les parcelles situées à l'est de la route nationale. Elle est bordée à son extrémité orientale par le lit du ruisseau de Marsous.

L'emprise du projet se situe sur une terrasse alluviale d'âge rissien (Fv) correspondant à l'ancien couloir d'écoulement du Gave d'Ossau. Elle est encaissée aux dépens d'une terrasse plus ancienne (Fw) qui forme un replat et la domine tant à l'est qu'à l'ouest ; dans cette direction, il s'agit du vaste plateau du Gabarn qui livre en plusieurs points des vestiges sous forme de mobilier céramique et lithique associé à des structures en creux et à des fossés, témoignant d'une occupation dense au cours du Néolithique et de la Protohistoire. Au nord, la présence sur la ligne de crête de plusieurs monuments mégalithiques (Peyrecor à Escout, Darré la Peyre à Précilhon) suggère une volonté de contrôle de ce territoire, probablement en lien avec la pratique d'activités agricoles et pastorales ainsi qu'avec un réseau d'habitats.

A ce jour, en l'absence de projets d'aménagement ayant donné lieu à des opérations de recherche préventive, il n'existe pas de données disponibles quant au potentiel archéologique des formations de couverture de la terrasse Fv dans ce secteur ; ses caractères pédologiques semblent toutefois lui conférer des propriétés agricoles équivalentes à celles de la terrasse Fw et la rendent donc propice à une exploitation par les sociétés humaines depuis le Néolithique.

Quatre-vingt-quatre sondages ont été ouverts équivalant à 6,73 % de la surface prescrite. Cinq d'entre eux se sont révélés positifs et deux ont nécessité des extensions. Cependant la majeure partie du secteur est très pauvre en vestiges et ces derniers sont surtout localisés au sud-ouest.

Dans le sondage 57, a été mise au jour sur un peu plus de 8 mètres linéaires une zone empierrée, d'une largeur comprise entre 1 et 2 m. D'orientation sud-est/nord-ouest dans sa partie orientale, elle s'infléchit notablement vers le nord dans sa partie occidentale. Le long de sa bordure orientale, quelques blocs et galets de modules assez imposants semblent indiquer la présence de trous de poteau ou de repères le long de l'empierrement. La couche supérieure composée de galets de module décimétrique repose sur une strate de graviers incluant quelques fragments de terre cuite. Une coupe réalisée à l'extrémité nord-ouest a montré la présence de galets de chant qui suggèrent l'existence d'un calage de trou de poteau scellé par ce niveau de graviers : il serait donc antérieur aux autres trous de poteau du sondage. Le mobilier céramique découvert en association avec cet empierrement est attribuable à une fourchette couvrant le I^{er} et le II^e siècle de notre ère. Il est difficile d'interpréter la fonction de cet empierrement mais l'hypothèse d'un gué ou d'un petit chemin est envisageable.

Distantes d'un peu moins de 150 mètres, les deux structures à galets de la tranchée 54 sont peut-être à rattacher à la même occupation mais l'absence de mobilier ne permet pas de discuter plus avant cette possibilité.

Cavalin Florence

ISTURITZ ET SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE Les grottes ornées de la colline de Gaztelu : Isturitz et Oxocelhaya

Le projet archéologique conduit depuis 2011 dans les grottes ornées d'Isturitz et d'Oxocelhaya a eu comme objectif principal l'étude de l'art pariétal en relation directe avec son contexte humain et naturel. La campagne de terrain menée en 2017 est venue

clôturer ce programme d'étude, avec plusieurs actions visant à compléter les différents axes de recherche.

En premier lieu, nous avons procédé à une révision in situ de toute la documentation constituée durant ces six années (données archéométriques, photographies, relevés, etc.), afin de disposer d'un

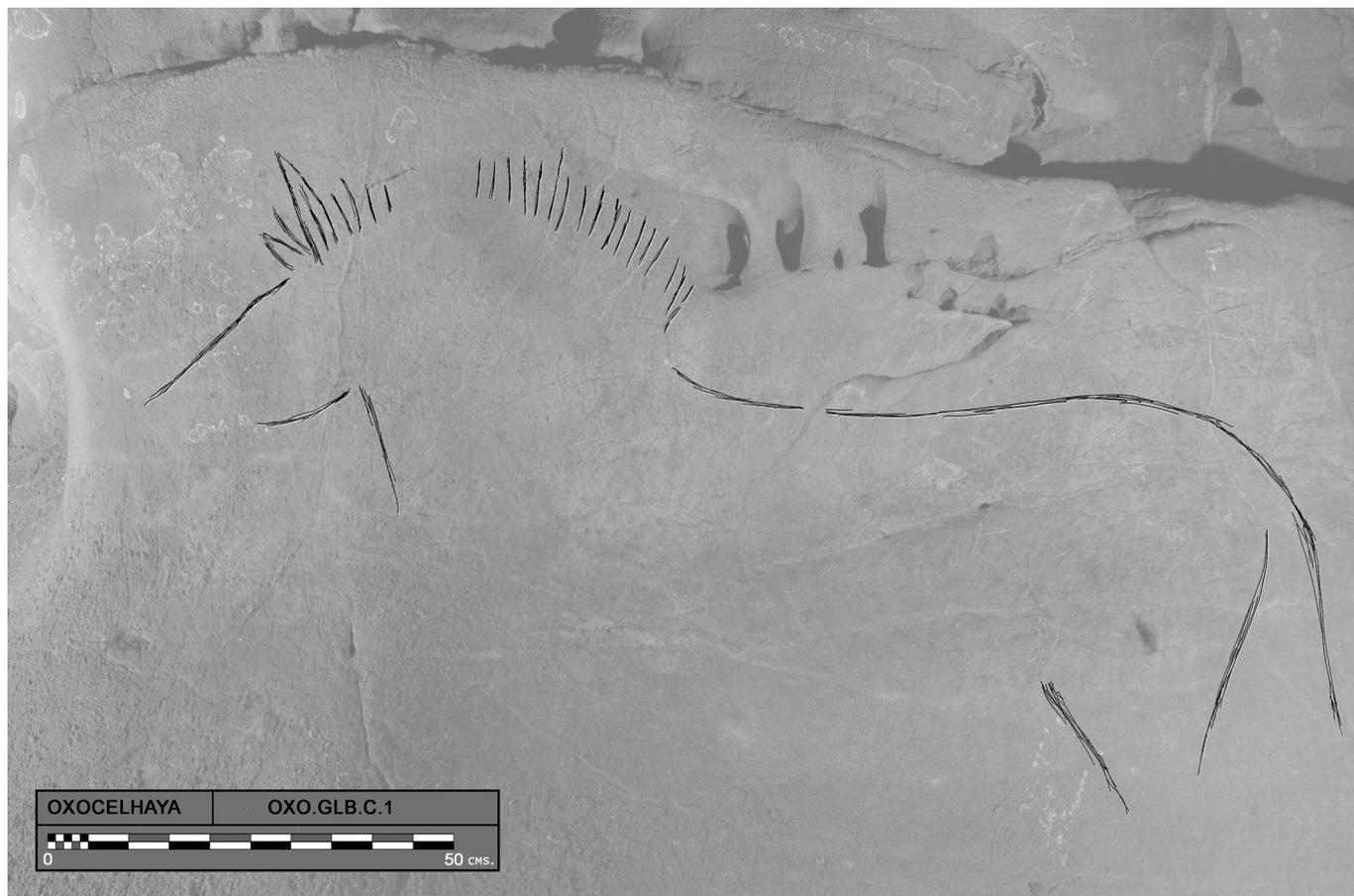
corpus d'informations exhaustif et normalisé. Des compléments de topographie ont été réalisés dans les secteurs d'accès difficile ou restreint (chatière ornée du Litophone et galerie supérieure de la salle du Père Noël à Oxocelhaya). Hubert Camus et Manon Rabanit ont mené à bien une cartographie géomorphologique de la grotte d'Oxocelhaya selon le modèle déjà utilisé dans celle d'Isturitz en 2015.

Nathalie Vanara et les autres karstologues de l'équipe ont continué leurs recherches sur la condensation-corrosion biologique des parois dans les deux grottes, en mettant en évidence des indicateurs discriminants pour reconnaître le rôle du guano de chauve-souris dans le façonnage du relief endokarstique et ses impacts sur la conservation des vestiges anthropiques, tant en paroi qu'au sol. En parallèle, les enregistrements climatologiques ont été poursuivis en vue d'obtenir un cycle de mesures le plus étendu possible et de mieux identifier les paramètres et les dynamiques propres à chacune des grottes.

Guy Sénéchal et Dominique Rousset (Université de Pau et des Pays de l'Adour) ont procédé à des mesures de géoradar selon un transect recoupant le fond de vallée de l'Arberoue en amont de la perte et de la traversée du Massif de Gaztelu. La restitution du profil du substrat rocheux et par voie de conséquence des épaisseurs de comblement alluvial permet notamment de réfléchir à l'accessibilité du réseau d'Erberua depuis la fin du Dernier Pléniglaciaire.

Pendant les missions d'étude de l'art mobilier menés au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye en 2014 et 2015, nous avons aperçu l'existence d'une quantité très importante de pièces gravées figuratives inédites. Pour finaliser notre démarche de révision, nous avons étudié en 2017 les collections d'art mobilier du Magdalénien supérieur provenant des fouilles respectives de Passemard et des Saint-Périer.

Garate Diego
(texte résumé de la contribution initiale par O. Ferullo)



Cheval gravé dans la galerie Larribau de la grotte d'Oxocelhaya.